

JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

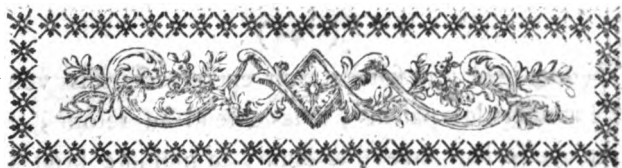
DÉDIÉ AU ROI.

. . . . *Prosit nostris in montibus ortum.*
Enéide , liv. IX.

FÉVRIER 1782.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



JOURNAL DE NEUCHÂTEL.

SHAKESPEARE, Tom. IX, X & XI.
(*Second extrait.*)

APRÈS avoir critiqué la partie comique des pièces renfermées dans ces trois volumes, il est juste de revenir à la partie héroïque pour l'admirer. Je ne m'attacherai qu'à suivre le héros pendant ces quinze actes au travers du labyrinthe dramatique, construit par le dédale anglais.

Ce héros, c'est Henri V, le plus grand roi peut-être qu'ait eu l'Angleterre. Son triomphe sur la France est le sujet de la pièce qui porte son nom; sa jeunesse est le sujet des deux parties de Henri IV.

En peignant d'après l'histoire les déréglemens de sa jeunesse, en nous présentant ce prince au milieu de ses vils & crapuleux compagnons, Shakespeare a su lui conserver une dignité de caractère surprenante. Il paraît s'amuser de tous ces gens-là, & ne s'avilit point avec eux; il souffre leur grossière familiarité; mais, à l'instant où il leur échappe un mot contre le

A ij

roi son pere , il fait les tenir en respect ; s'ils vont dérouffler les passans , il les attend au retour , les attaque & leur enleve le butin ; au moindre bruit de guerre , son courage s'éveille ; au moindre ordre de son pere , il va le trouver , écoute ses reproches en fils respectueux & soumis. Tout en lui annonce le grand monarque futur ; déjà percent de toutes parts des traits de lumiere , précurseurs du lever de ce soleil. « Ajasi , pour emprunter l'image gracieuse que le poète met dans la bouche d'un de ses acteurs , la fraise parfumée fleurit sous l'ombre de l'ortie. » Ce phénomène moral m'a paru en général parfaitement exprimé.

Voyez , par exemple , dans *la premiere partie de Henri IV* , la quatrieme scene du second acte. Henri Percy , surnommé *Hotspur* , c'est - à - dire , chaud éperon , ou éperon ardent , (*a*) s'est révolté contre le roi , & le roi alarmé a fait venir son fils. Il reste seul avec lui.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre , il faut savoir que Percy , chef de la révolte , fils du comte de Nor-

(*a*) Achille *aux pieds légers* n'est donc pas un si étrange surnom : car il revient précisément à la même idée. D'ailleurs *léger* ne répond pas à la noblesse de l'épithete grecque , qu'on rendrait mieux par *rapide*. OKYS THANATOS. *Mort rapide* , & non pas *legere*. Comme un seul mot légèrement altere , change le sens ! Et nous jugeons le divin Homère sur ses plats traducteurs ! Ce n'est pas le tout de bien savoir le grec ; il faut avoir de l'imagination , pour entendre & traduire un poète.

thumberland, est un héros prompt, bouillant, impétueux, intrépide, impatient, qui s'est distingué par de brillans exploits, qui a gagné l'amour des peuples; un Achille. Et l'Achille Grec n'a pas été peint par Homere avec plus de force & de vérité que l'Achille Anglais par Shakespeare. C'est beaucoup dire; mais ce n'est rien dire de trop. Toutes les fois qu'il paraît, la scène est en feu. L'Achille de Racine est de sens rassis auprès de celui-ci. En lisant ses discours, dit un commentateur enthousiaste, on croit entendre les sons de la trompette guerrière.

Le roi, attristé des désordres de son fils, a souvent désiré que son fils fût semblable à Percy. Percy, lui dit-il, est plus digne de ma couronne que toi : sa jeunesse est couverte de gloire, & la tienne d'opprobre; il est tel que j'étais lorsque je détrônai Richard, & toi, tu es ce qu'était Richard. Au lieu de *conserver, pour ainsi dire, la fraîcheur & la nouveauté de ta personne*, tu as, *par une communication banale, perdu les prérogatives de ton rang de prince. On est rempli, rassasié, excédé de ta vue. Tous les yeux sont las de ta présence trop prodiguée.*... « Excepté les miens, ajoute ce pere attendri, en versant quelques larmes : » excepté les miens, qui ont désiré de te voir encore; & cette vue fait sur eux une impression dont je voudrais me défendre; je les sens obscurcis par des larmes d'une folle tendresse. »

La gravité de ces reproches paternels, le trait tou-

A iiij

chant qui les termine , font une vive impression sur l'ame généreuse du jeune Henri. Et comme il voit que son pere va jusqu'à se défier de lui , & à craindre qu'il ne se joigne aux rebelles : « la tête de Percy me paiera tous ces reproches , s'écrie-t-il ; & à la fin de quelque glorieuse journée , j'oserai vous dire que je suis votre fils. Je forcerai ce jeune guerrier du nord à échanger toute la gloire de ses exploits contre la honte de ma vie passée. Mon bon souverain ! Percy n'est que mon dépositaire ; toute la gloire qu'il recueille , il l'amasse pour moi. . . » Cette fiere résolution , que Henri confirme par un serment solennel , satisfait le roi ; & le pere & le fils se séparent réconciliés.

Passons de là au cinquieme acte , où nous verrons Henri accomplir sa promesse. Que l'ouverture m'en parait frappante ! Quoiqu'elle n'ait rien de commun avec le développement du caractère du héros , je ne puis résister à l'envie de la transcrire , comme un beau modele de l'art de préparer les esprits à recevoir l'impression des grands événemens. C'est une espece de décoration , dont l'effet se soutient à la lecture.

Le ROI. Comme le soleil se leve rouge & sanglant des forêts qui couronnent cette montagne ! Le jour pâlit à l'aspect de l'astre menaçant.

Le PRINCE. Son (a) courroux s'annonce déjà

(a) Le courroux de qui ? Je soupçonne ici quelque légère inexactitude du traducteur. ,

par la voix des vents , & les autans , qui mugissent fourdement dans les feuillages , annoncent un jour d'orage & de tempête.

Le ROI. Laissons les élémens *sympathiser* avec les vaincus. Il n'est point de jour si affreux qui ne devienne un beau jour pour les vainqueurs.

Combien cette courte scène frappe mon imagination ! Et cela d'autant plus que ce ne sont pas des personnages subalternes qui font cette observation. Et cette réflexion héroïque , qui termine si bien la description ! Je l'aimerais mieux , il est vrai , dans la bouche du jeune Henri , que dans celle du roi : mais qu'elle est noble ! . . . Le bel exorde dramatique ! (a)

Le jeune prince envoie un défi à Percy ; & la manière dont il parle à celui qu'il en charge , me paraît sublime. « Dites - lui que le prince de Galles se joint à l'univers pour louer Henri Percy. Je ne crois pas [en mettant à part cette présente entreprise] que le monde ait aujourd'hui un plus grand gentilhomme , un jeune guerrier d'une valeur plus active , plus entreprenante & plus intrépide. Quant à moi , je l'a-

(a) Je crois voir beaucoup de rapports entre l'exorde d'un discours & l'ouverture d'une pièce. Si cette idée est juste , elle pourrait servir à corriger les règles que donnent les rhéteurs sur l'exorde , dont je n'ai jamais été content. La première de toutes est , si je ne me trompe , que l'exorde ait la couleur quelconque du sujet : au reste , cette partie du discours est , selon moi , beaucoup plus essentielle que ne le pensent le vulgaire des orateurs.

voueraï à ma honte, jusqu'à présent j'ai mal observé les loix de la chevalerie ; & j'entends dire qu'il le pense & qu'il fait peu de cas de moi. . . » Voilà qui est à la fois bien simple & bien grand.

Le fougueux Percy accepte ce défi avec le plus orgueilleux dédain. Son courage emporté, sa fureur guerrière ne font que rehausser l'éclat de la généreuse & calme valeur de son adversaire. Percy n'est qu'un Achille, plein de défauts ; de défauts héroïques, il est vrai.

*Impiger , iracundus , inexorabilis , acer ,
Jura negat sibi nata , nihil non arrogat armis.*

mais enfin, ce n'est qu'un Achille ; & Henri est plus qu'un Achille.

Dans la bataille on le voit admirer la valeur de son frère, sauver la vie de son père, joindre enfin Percy, l'attaquer, le combattre, le vaincre ; & après l'avoir vaincu, rendre encore justice à sa bravoure, se baisser avec attendrissement pour l'embrasser. . . « Que ma main officieuse voile ta face hideusement mutilée ! Et même, en considération de toi, je me saurai bon gré de te rendre ces devoirs d'une tendresse généreuse. Adieu ! emporte avec toi ton éloge dans les cieux : ton ignominie demeurera ensevelie dans ta tombe. » Ce n'est pas ici la fastueuse douleur d'un César pleurant l'ennemi qu'il ne craint plus : c'est la pure, la naïve expression de la vraie humanité.

Ainsi finit la première partie de *Henri IV*. La seconde ne nous arrêtera pas beaucoup plus long-tems.

Une scène d'abord , trop remarquable pour n'en rien dire , est celle où le vieux comte de Northumberland reçoit la désastreuse nouvelle que *l'éperon de son fils est devenu froid*. (a) Il la reçoit en pere & en héros.

Morton , chargé de lui porter ce triste message , s'avance l'air sombre & n'ose parler. Mais déjà Northumberland a entendu son silence ; il a lu sur son front la mort de son fils. . . « Comment se portent mon fils & mon frere ? . . . Tu trembles ! & la pâleur de tes joues , plus prompte que ta langue , me révèle ton message. Je vois la mort de mon fils Percy , avant que tu me l'annonces.

MORTON. Votre frere est vivant : mais , pour milord votre fils. . .

NORTH. *L'interrompant*. Oui , il est mort ! Vois combien l'œil du soupçon est vif & pénétrant ! . . . Cependant , Morton , explique - toi.

MORT. Vous êtes trop grand pour être abusé par moi. Votre pressentiment n'est que trop vrai , & vos craintes que trop fondées.

NORTH. *s'apercevant qu'il évite de dire formellement que Percy soit mort , & les yeux toujours fixés sur lui*. Je lis un cruel aveu dans tes regards. Tu

(a) Belle & frappante allusion au surnom de *Hotspur*.

secoues ta tête : tu crains de dire la vérité , comme tu craindrais un danger ou un crime. . . S'il est tué , dis-le ! . . . La voix qui m'annonce son trépas ne m'offense point.

Morton lui fait alors le récit de la mort tragique de Percy : il a vu ce héros , jusqu'alors invaincu , tomber sous le fer victorieux de Henri ; il a vu ses troupes , consternées de la perte de leur chef , plier de toutes parts & fuir honteusement. Le courageux vieillard écoute jusqu'au bout , & reprend la parole en ces mots : « j'aurai du tems assez pour pleurer ce malheur. . . Cette nouvelle , si j'eusse joui de la santé , l'aurait détruite ; aujourd'hui qu'elle me trouve malade , elle me rend en quelque sorte la santé & la force. Mes membres languissans retrouvent dans l'excès même du chagrin la force de la rage ; & leur vigueur , je le sens , est triplée. Loin de moi , fragile appui ! s'écrie - t - il en jetant son bâton , maintenant c'est un gantelet d'acier qui doit revêtir cette main. . . » Il ne sent plus les infirmités de la vieillesse ; la douleur l'en a guéri. Cela aussi est dans la nature.

Si vous aimez les rapprochemens , comparez cette scène avec l'histoire du sacrificateur Héli , rapportée dans l'Ecriture. La nouvelle désastreuse de la mort de ses fils & de l'entière défaite d'Israël tua ce vieillard religieux , mais faible. Une semblable cause produit ici l'effet opposé sur Northumberland. Et l'un & l'autre de ces deux effets contraires sont également naturels.

L'analyse de cette scene n'entrait pas dans le plan de mon extrait. Mais , quelque plan que j'aie formé , quelque pressé que je puisse être par mon sujet , partout où il y aura une telle scene , il faudra bien que j'y passe & que je m'y arrête , dussai-je me détourner beaucoup de ma route. Revenons maintenant à Henri.

Après avoir vaincu Percy , le jeune prince a repris son ancien train de vie ; il s'est replongé dans la société du vil Falstaff & de ses consorts ; il est redevenu suspect au roi. Ce monarque s'afflige , en pensant que ses sujets auront un tel souverain : mais il ne perd pourtant pas à son égard les sentimens d'un bon pere ; il le recommande tendrement à l'amitié de ses freres ; il les exhorte à faire tous leurs efforts pour gagner sa confiance. Le prince , de son côté , a conservé tous les sentimens d'un bon fils.

Il apprend que son pere est malade. Troublé de cette nouvelle , il fond en larmes , accourt , veut absolument voir le roi , force tous les obstacles , entre dans son appartement , où il le trouve endormi , ayant la couronne sous son chevet. . . « Pourquoi est-elle placée sous son oreiller , cette compagne de nuit si importune ? O brillant objet ! que ton or éclatant cache de soins & d'ennuis ! Que de fois tu tiens les portes du sommeil ouvertes toute la nuit à l'inquiétude , à l'insomnie cruelle ! . . . Tu dors donc avec elle maintenant ? Ah ! jamais ton repos ne sera si parfait & si doux que celui de l'homme qui , le front ceint du

bandeau grossier de l'indigence , remplit la nuit du murmure de son sommeil profond. »

Considérant ensuite le roi avec plus d'attention , il le croit mort , met en pleurant la couronne sur sa tête , & sort en l'emportant. Mais le roi , en se réveillant de sa léthargie , inquiet de ne plus trouver sa couronne , & apprenant que son fils l'a enlevée , attribue cette action à l'impatience de régner , gémit sur le sort des peres , & , le cœur navré d'avoir un enfant si dénaturé , le fait appeler pour lui faire les reproches les plus douloureux.

Dès qu'ils sont seuls , « je reste trop long-tems sous tes yeux , lui dit-il : tu es las de me voir ! Es-tu donc si affamé de mon trône ? O folle jeunesse ! tu aspires à la royauté , & son poids t'accablera. Attends encore un moment , mon fils ! Le nuage de mes grandeurs n'est plus soutenu que par un souffle si faible qu'il ne tardera pas à tomber & s'évanouir : le jour est prêt à s'éteindre pour moi. A l'instant de ma mort tu mets le sceau à mes tristes soupçons. Ta vie m'a trop prouvé que tu ne m'aimais pas , & tu as voulu que j'en mourusse convaincu. Quoi ! ne peux-tu te contenir & me laisser vivre encore une demi-heure ? Hé bien , pars , & va creuser toi-même mon tombeau ; commande aux cloches des sons d'algresse qui annoncent à ton oreille flatée que tu es couronné & que je suis mort. Hâte-toi de m'ensevelir dans une poussière obscure & bientôt oubliée ! Hâte-toi de livrer aux vers

le corps qui t'a donné la vie. Arrache de leurs places mes officiers : efface mes décrets ; car le tems est venu où l'on peut insulter aux loix , & se moquer de toutes regles ; Henri V est couronné ! . . . Eveille-toi , folie ! Disparais , royale grandeur ! . . . O mon pauvre royaume , encore tout sanglant de plaies domestiques ! que deviendras-tu ? »

J'en ne fais si tous mes lecteurs auront été frappés comme moi de la beauté de cette tirade : il ne me paraît pas possible d'exprimer avec plus de naturel , de noblesse & de vérité , tous les sentimens d'un mourant , d'un pere & d'un roi. Quel ton à la fois sublime , fort & affectueux !

Le jeune Henri , pénétré du plus profond attendrissement , se prosterne aux pieds de son pere , & demeure long-tems sans pouvoir parler. Enfin il se justifie , & ses larmes confirment ses discours. . . « Voilà votre couronne , & que l'Etre qui porte la couronne éternelle , (a) ajoute - t - il avec solennité , conserve encore long - tems celle-ci sur votre tête ! Si je l'aime pour elle-même , & autrement parce quelle fait votre honneur & votre gloire , que jamais je ne me releve

(a) Que le choix de cette épithete est heureux ! & combien une épithete a sa place prête de beauté à la pensée , dont elle est comme l'accompagnement ! Voyez , par exemple , ces deux vers de Racine : -

Après avoir au Dieu *qui nourrit les humains* ,
De la moisson nouvelle offert les premiers pains .

de cette posture suppliante, où le devoir, le respect sincere & le sentiment d'une soumission profonde m'inspirent de rester à vos pieds dans le plus humble dévouement ! »

Le roi persuadé fait approcher son fils, & lui donne des directions sur la maniere de gouverner. Lui, qui jusqu'alors a toujours paru convaincu de la légitimité de ses droits sur la couronne, en ce dernier moment, seul avec son fils, il confesse que c'est *par des voies détournées, par des sentiers obliques & tortueux*, qu'il est parvenu au trône ; il avoue le *trouble* continuel dont le souvenir de son usurpation a rempli sa vie, les *reproches que lui a coûté* le meurtre du malheureux Richard. Ainsi parle un mourant : cette heure est celle de la vérité.

Aucune scene du théâtre de Shakespeare ne me paraît supérieure à celle-ci. . . Et notez en passant, que la petite circonstance de la couronne enlevée, dont le poète tire un si grand parti, n'est point de son invention, & lui a été fournie par l'histoire.

Cependant Henri IV expire ; Henri V est roi, & tous les gens de bien sont dans une attente inquiète & pleine de crainte. Entr'eux on distingue ce juge intrépide, qui, ayant un jour fait comparaître le prince devant son tribunal pour le réprimander de quelque désordre, & en ayant été insulté, & même frappé, le fit conduire sur l'heure en prison ; à quoi le prince n'opposa aucune résistance.

Cet homme ferme pleure la mort du roi avec ses ministres & les princes consternés. Vous avez bien sujet de vous en affliger , lui dit-on : « sûrement , vous n'avez pas emprunté le masque de la douleur : celle que vous montrez *est à vous* , (*a*) & bien sincère. Vous êtes l'homme du royaume qui a le moins à espérer. Il faut maintenant que vous ayez des égards pour sir Jean Falstaff. »

La réponse qu'il fait à cela , ne dément point la dignité de son caractère. .. « Ce que j'ai fait , je l'ai fait d'après les principes de l'honneur , & conduit par le sentiment impartial de ma conscience ; & vous ne me verrez jamais me le reprocher , ni l'avouer lâchement comme une faute , ni acheter par des supplications un pardon déshonorant. Si la justice & la pure innocence causent ma ruine , j'irai trouver mon maître dans le tombeau , & je lui nommerai celui qui m'envoie l'y rejoindre. »

En ce moment , une voix annonce au spectateur impatient l'arrivée du nouveau monarque. Il paraît. Il commence par adresser à ses frères un discours plein de sagesse , d'affection & de dignité : chacun le regarde

(*a*) Voilà , par exemple , une de ces expressions heureuses & originales , qui font oublier qu'on lit une traduction. M. le Tourneur en a beaucoup de semblables ; souvent , plein du génie de son auteur , il crée l'expression ou la tournure qui semblait manquer à la langue , & la pensée se fait jour sans perdre ni conserver tout-à-fait son air étranger.

d'un air de surprise ; il le remarque & s'adresse au juge : « Vous êtes bien sûr , je crois , lui dit-il , que je ne vous aime pas ? »

Le JUGE. Je suis sûr que , si l'on me rend la justice qui m'est due , votre majesté n'a nulle raison de me haïr.

Le ROI , *d'un ton de ressentiment*. Non ? . . . Comment un prince de mon rang pourrait-il oublier les indignes traitemens exercés sur ma personne ? Quoi , envoyer brusquement en prison l'héritier présomptif de l'Angleterre ! Cet affront peut-il si aisément s'effacer dans l'oubli ?

Le JUGE , *avec fermeté*. Je représentais alors la personne de votre pere . . . Interrogez vos pensées de roi : réfléchissez sans passion sur cette circonstance ; & après , jugez - moi . . . Si ma conduite fut blâmable , consentez donc aujourd'hui que vous portiez le diadème , à voir votre fils mépriser vos décrets. Roi , prononcez comme il convient à un roi.

Le ROI , *avec douceur & dignité*. Vous avez fait votre devoir , juge ! Continuez de tenir la balance & le glaive . . . Voilà ma main. Vous servirez de second pere à ma jeunesse . . . » Et se retournant vers ses freres , il ajoute : « Mon pere a emporté avec lui tous mes égaremens ; tous les penchans déréglés de ma jeunesse sont morts avec lui & ensevelis dans sa tombe : son ame seule & sa raison sont restées & survivent en moi . . . » Il déclare qu'il démentira par son

son regne l'attente injurieuse de l'univers.

Puis vient la scène du couronnement : car Shakespeare n'a garde de manquer une si belle occasion de spectacle. Sir Jean Falstaff est là , tout fier de la faveur dont il va jouir ; il aborde gaiement le roi :
« Dieu conserve ta majesté , mon petit roi Henri !
mon bel Henri !

Le ROI, *se tournant vers le juge.* Lord juge ! parlez à cet insensé.

Le JUGE. Etes-vous à votre bon sens ? Savez-vous ce que vous dites ?

Mon roi ! mon dieu ! s'écrie le pauvre Falstaff , un peu déconcerté du froid & sévère accueil qu'on fait à ses gentilleses , c'est à toi que je m'adresse , mon cœur.

Et le roi , d'un air majestueux & fier... « Je ne te connais point , vieillard ! Songe à prier le ciel... J'ai vu dans le songe d'un long sommeil un homme qui lui ressemblait ; mais à mon réveil je méprise mon songe. Ne me replique pas par un quolibet insensé. Garde-toi de croire que je sois aujourd'hui ce que j'étais. Le ciel fait , & l'univers le verra , que l'homme de ma jeunesse est totalement banni de moi ; & je veux bannir de même tous ceux qui furent ma société. . . Je te bannis sous peine de mort , & je te défends d'approcher de notre personne plus près que de dix milles. Quant à votre subsistance , je vous l'assurerai ; & lorsque nous apprendrons que vous avez réformé votre

Février 1782.

B

vie , alors nous promettons volontiers , selon votre capacité & votre mérite , de vous donner de l'emploi. (*Au juge.*) C'est vous , milord , que je charge de veiller à l'exécution de mes ordres. . . Continuez la marche. »

Falstaff demeure confondu. Il veut essayer de se persuader que tout cela n'est qu'un jeu , & qu'il souperait en cour. Mais le juge , exécuter des ordres du roi , revient (il voit trop que sa disgrâce est réelle ; il part , & ne survit pas long-tems à ce creve-cœur. Il meurt de creve-cœur ; pour parler comme les Anglais , chez qui ce triste genre de mort a un nom particulier ; serait-ce qu'il y fût plus commun qu'ailleurs ?) au grand regret , & même au grand scandale de ceux qui prennent goût à sa belle humeur , au gré desquels Henri en agit assez mal avec lui.

Quoi qu'il en soit , ce changement absolu , cette soudaine & totale révolution de caractère , est , à mon sens , on ne peut pas plus dramatique. Je doute que l'imagination eût inventé aussi heureusement ; ou , si elle y avait réussi , l'invention aurait paru trop hardie & trop invraisemblable pour la mettre en œuvre. « Quel dommage , aurait - on dit , de n'oser hasarder cela ! . . . » Et l'histoire le fournit.

Passons à Henri V. Dans le premier acte se forme le dessein de la fameuse expédition contre la France. Le roi se fait instruire de ses prétendus droits sur cette couronne. C'est une consultation assurément fort

ennuyeuse, mais propre à faire connaître le caractère consciencieux du jeune monarque, qui ne veut rien entreprendre qu'il ne croie juste. Il pourvoit avec sagesse à la garde de son royaume pendant son absence : il fait tout avec maturité. Le dauphin lui envoie une ambassade insultante & un présent de balles de paume : il y a, dans la réponse qu'il fait aux ambassadeurs chargés de cet impertinent message, un mélange admirable de gaieté, de modération & de dignité. . .

« Nous sommes charmés de trouver le dauphin si plaisant avec nous, & nous vous remercions, & de son présent, & de vos peines. . . Nous saisissons à merveille le trait de satire qu'il veut lancer sur nous à cause des égaremens de notre jeunesse. . . Mais les événemens sont dans la main de Dieu que je prends pour mon juge. . . Allez, sortez de ces lieux en paix ; & dites au dauphin que sa raillerie paraîtra le jeu d'un esprit bien léger & bien indiscret, lorsqu'elle fera verser plus de larmes qu'elle n'a excité de sourires. . . » Sans être fort intéressant, ce premier acte donne une grande idée de Henri. Le héros s'annonce, & l'on pressent ses succès.

Dans le second acte, l'action ne fait encore qu'un pas : Henri débarque sur les rivages de France ; mais, prêt à quitter l'Angleterre, il découvre une conspiration ; & cette espèce d'épisode produit une très-belle scène, qui sert au développement de son caractère. On aime à le voir sans crainte, sans haine, sans

colere , ne se résoudre qu'à regret & avec douleur à punir : j'ai presque dit homériquement , punir comme un Dieu. Je dois quelques détails au lecteur.

Le roi ordonne qu'on élargisse un homme emprisonné la veille pour s'être permis dans le vin des railleries contre sa personne. Les lords Grey , Scroop & Cambridge , que le roi connaît pour traîtres , s'élèvent avec un feint zele contre cette indulgence excessive. *Ah ! laissez-nous* , leur dit-il , *exercer la clémence*. Ils insistent : mais le roi pardonne.

Ensuite , comme ils ont tous les trois une commission à recevoir pour l'expédition de France , il leur remet à chacun un écrit qui contient , non la commission , mais le détail & la preuve de leur crime. Les traîtres lisent ; & se voyant découverts , ils se troublent , ils pâlisent : ils avouent enfin , & implorent la clémence du roi. . . « La clémence , leur dit-il , vivait dans mon cœur ; mais vos conseils l'ont étouffée. . . » Il s'adresse après cela à chacun d'eux en particulier , pour leur reprocher la noirceur & l'infamie de leur complot. . . « Mais que te dirai-je à toi , lord Scroop ? Toi , qui tenais la clef de mes conseils les plus secrets ! Toi , qui connaissais le fond de mon cœur ! . . . Oh ! de quel affreux soupçon tu as empoisonné la douceur du sentiment de la confiance ! . . . Est-il des hommes qui paraissent attachés à leur devoir ? Tu le paraissais aussi. Sont-ils graves & savans ? Tu l'étais aussi. Sont-ils sortis d'une famille illustre ?

Et toi aussi. Semblent-ils religieux ? Tu semblais tel aussi. . . Ta chute laisse une sorte de tache qui s'étend jusque sur l'homme le plus parfait , & le ternit de quelque soupçon. . . » Ce sentiment douloureux de défiance me paraît exprimé avec une vérité bien touchante : il m'émeut.

On arrête les conjurés : ils paraissent touchés d'un repentir sincère , *moins affligés* , comme le dit le lord Scroop , *de leur mort que de leur faute* , & contens de mourir , pourvu que le roi leur pardonne.

Le roi prononce. . . « Que Dieu vous pardonne dans sa miséricorde ! . . . Quant à l'outrage fait à notre personne , nous n'en demandons aucune vengeance. Mais c'est un devoir pour nous de songer à la sûreté de notre royaume , dont vous avez tous cherché la ruine ; & nous sommes forcés de vous livrer à ses loix. Sortez d'ici , malheureuses & coupables victimes , & allez à la mort ! Dieu veuille , dans sa clémence , vous accorder la force d'en favoriser l'amertume avec patience , & le repentir sincère de votre énorme forfait ! . . . Qu'on les emmène. »

Eh bien ! voilà ce que j'étais tenté d'appeler *punir comme un Dieu* : aurais-je eu si grand tort ?

Ambassade de Henri au roi de France : siège & prise d'Harfleur : retraite de l'armée anglaise vers Calais : résolution prise par les Français de l'attaquer dans sa retraite. . . Je passe rapidement sur toutes ces scènes.

Remarquons seulement que , pour faire ressortir davantage le caractère de son héros , Shakespeare donne aux Français toute la légèreté & la présomption imaginables. Ils ne parlent des Anglais qu'avec un souverain mépris ; ils s'indignent de leurs succès... « Quelques menues boutures de notre nation , nos rejetons entés sur un tronc sauvage & ineulte , surpasseront-ils en hauteur la tige dont ils sont sortis ? ... Où donc ont-ils puisé cet ardent courage ? Leur climat n'est-il pas couvert de brouillards , & engourdi par le froid ? Le soleil ne jette qu'à regret sur leur isle de pâles rayons ; il tue leurs fruits de ses sombres regards : leur bierre ignoble , de l'eau & de l'orge fermentée , boisson faite pour des chevaux furemés , peut-elle donc échauffer à ce degré leur sang épais , & l'enflammer de cette bouillante valeur ? Et le sang français , naturellement vif , avivé encore par les esprits du vin , paraîtrait-il glacé auprès du leur ? »

Les Français courent donc en foule à l'ennemi , l'atteignent auprès d'Azincour , & lui font porter par le héraut Montjoie un défi insultant.

Henri le reçoit sans s'émeouvoir , donne une bourse au héraut , & lui dit : « Tu remplis bien ton office. Retourne sur tes pas , & dis à ton roi , qu'en ce moment je ne le cherche pas , & que je serais bien aise de marcher sans obstacle jusqu'à Calais . . Le peu qui me reste de mes soldats ne vaut guère mieux qu'un

pareil nombre de Français. . . (a) Mon armée n'est plus qu'une garde faible & consumée par la maladie. Cependant que Dieu soit mon guide, & nous marcherons en avant. Va, dis à ton maître de bien se consulter. Si nous pouvons passer, nous passerons : si l'on veut nous en empêcher, nous rougirons de votre sang vos sables jaunâtres. En deux mots, voici notre réponse : dans l'état où nous sommes, nous n'irons pas chercher le combat ; & dans l'état où nous sommes, nous ne l'éviterons pas. Rends cette réponse à ton roi. . . » Et comme un de ses frères paraît craindre l'événement de la journée, Henri lui dit avec une intrépidité religieuse : *nous sommes dans la main de Dieu, & non pas dans les leurs.*

Nous voici à la fin du troisième acte, & les deux armées sont en présence. Il est encore nuit. Le roi est déjà debout. « L'ennemi, dit-il, est pour nous une sorte de conscience extérieure. . . » Il recommande aux penseurs cette belle expression. Il prend le manteau d'un vieux officier, & va, ainsi déguisé, parcourir son camp.

Inconnu sous ce déguisement, il converse avec quelques soldats qu'il rencontre : cette conversation

(a) Cette vanterie est au moins excusable dans un monarque provoqué par l'insulte. Et elle choque d'autant moins que le poète fait ajouter galement à Henri qu'il se reproche de parler ainsi, mais qu'il faut que ce soit un effet de l'air de France.

très-bien faite est à la fois sérieuse & familière ; la popularité du roi s'y fait remarquer ; elle m'a paru fort agréable. Mais elle est trop longue pour la rapporter. (a)

Henri vient ensuite rejoindre ses officiers. L'un d'entr'eux voudrait que l'armée fût plus forte, seulement de dix mille hommes. . . « Non, réplique le héros ; si nous sommes marqués pour mourir, nous sommes assez nombreux, & notre patrie perd assez en nous perdant : si nous sommes destinés à vivre, moins nous ferons de combattans, plus notre part de gloire sera grande. . . Par la paix de Dieu ! je ne voudrais pas, dans l'espérance dont mon cœur est plein, perdre de cette gloire ce qu'il en faudrait seulement partager avec un homme de plus. O ! n'en souhaitez pas un de plus ! . . . »

Nouvelles fanfaronnades des Français. Leur héraut revient. Il est reçu comme la première fois. « Notre armure est usée & délabrée, lui dit le roi : *mais*, ajoute-t-il avec une éloquence militaire, *par mon baptême ! nos cœurs sont dans leurs atours.* » Cette expression d'une courageuse gaieté, qu'un de nos héros de tragédie n'oserait employer dans ses trans-

(a) Tacite rapporte que Germanicus employa le même moyen pour s'instruire des dispositions de son armée. Mais cet entretien du général déguisé avec de simples soldats est ici de plus ; &, selon moi, ce trait complète heureusement le tableau de l'historien.

ports mesurés, est du vrai sublime, du sublime de la nature. Ennoblissez-la; vous l'avez gâtée.

Bataille : défaite des Français : désespoir de leurs chefs. Montjoie revient : mais ce n'est plus pour somner orgueilleusement Henri de se rendre ; c'est pour lui demander humblement la permission d'ensevelir les morts.

La victoire n'enfle point le cœur du monarque. Plus elle est signalée, plus il y reconnaît une direction particulière de la Providence. . . « Prends - en tout l'honneur, grand Dieu ! s'écrie-t-il ; car il t'appartient tout entier. . . Et proclamons dans notre armée la défense sous peine de mort de se vanter de cette victoire, & d'en enlever à Dieu l'hommage ; il n'appartient qu'à lui seul. »

On pensera peut-être qu'un héros si dévot ne prendrait pas sur la scène française ; & j'avoue que c'est aussi ma pensée. Mais pourquoi ? Les tragiques Grecs ont souvent fait leurs héros dévots, sans croire déroger à la dignité de leur caractère. Il est assez singulier que la dévotion soit devenue un peu ignoble à nos yeux. Explique qui voudra ce phénomène.

Une naïveté du bon Fluallon, dont j'ai dit quelque chose dans mon précédent extrait, pourra amuser un instant le lecteur. . . « Ne peut-on pas sans crime, s'il plaît à votre majesté, dire le nombre des morts ?

Le ROI. Oui, capitaine, mais avec l'aveu que Dieu a combattu pour nous.

FLUALLON. Oui, sur ma conscience, il nous a fait grand bien: »

A supposer que des traits de ce genre soient amusans, il faut convenir qu'ils amusent mal-à-propos, parce qu'ils distraient l'esprit de l'intérêt qu'ils prenaient à l'action générale. On rit: mais on n'a le plaisir de rire qu'aux dépens d'un autre plaisir qui vaud mieux.

Ici finit le quatrième acte. Et que verrons-nous donc dans le cinquième? Les suites de la victoire: un traité de paix, où Henri donne la loi; & le mariage de ce prince avec Catherine, fille du roi de France.

Après nous avoir présenté Henri V sous tant de différens aspects, il prend enfin fantaisie à Shakespeare de nous le faire voir amoureux. Quoi qu'aient pu dire les adulateurs du poète Anglois pour justifier la scène où il fait sa déclaration à Catherine, elle est complètement ridicule & termine de la manière la plus bouffonne une pièce sérieuse & noble.

Quoi de plus étrange que de l'entendre tenir de longs discours à une princesse qui ne sait pas un mot d'anglais, l'exhorter à ne pas épouser un beau-dieu, écorcher quelques mots de mauvais français?... Et voulez-vous un échantillon des belles choses que fait dire cet amant couronné?... « Sur mon Dieu! belle Catherine, je n'entends rien à faire les yeux doux; je ne sais que faire des sermens tout ronds... Donnez-moi votre réponse... là, du cœur! En même

tems frappons - nous dans la main , & tout est dit ; c'est un marché conclu... Eh bien ! que réponds - tu à présent à mon amour ? Parlez , ma belle ! ... Allons : moi , je sais que vous m'aimez. ... Il faut que tu deviennes une mere seconde de bons soldats. Est-ce que nous ne pourrons pas , toi & moi , entre saint Denis & saint George , former un gros Henri , moitié français & moitié anglais , qui aille un jour jusqu'à Constantinople enlever le grand Turc ? Hem ! que dis - tu à cela ? ... Sur mon honneur , en bon anglais , je t'aime , chere Catherine... dis : veux - tu de moi ? ... Je te parle en soldat. Si cette franchise peut t'engager à m'aimer , accepte - moi. Sinon , quand je te dirai que je mourrai , cela fera bien vrai un jour : mais que je mourrai d'amour pour toi , pardieu ! je mentirais. Et cependant je t'aime bien. ... »

Et à tout cela Catherine répond niaisement par des *je ne fais pas , je ne vous comprends pas ... Ah , bon Dieu ! les langues des hommes sont pleines de tromperies ! ...* Et la scene finit

Par un baiser cueilli sur les levres d'Iris.

Ce rôle d'amant paraît merveilleux à mistress Griffith. Il n'est point fade , ni languoureux. Henri ne s'abaisse pas , comme les héros efféminés de notre Racine , à faire le Céladon. Sa gaieté , son esprit badin , son aisance ne le quittent point dans cette nouvelle situation. Elle est enchantée de ce ton dégagé. Je

doute que beaucoup de femmes soient de son goût.

Sachons gré à Johnson d'avoir trouvé cette scène aussi mauvaise qu'elle l'est. Il dit fort bien : *Shakespeare même ne peut réussir sans un sujet convenable*. C'est parler à la fois en commentateur respectueux & en critique éclairé.

M. le Tourneur a pourtant cru devoir ajouter ce correctif : *Tout le monde ne sera pas tout-à-fait de l'avis de M. Johnson sur cette scène...* Pour moi, j'en suis tout-à-fait ; & je tiens que , pour ne pas en être , il faut que l'on soit traducteur , commentateur , ou anglo-mane.

On peut observer qu'il y a , dans la pièce dont je viens de rendre compte , une espèce d'unité d'action , ainsi que dans quelques autres des drames historiques de Shakespeare. Le sujet est , *la présomption française punie* ; comme le sujet de *la première partie de Henri IV* est *la révolte de Percy réprimée*.

Mais on peut observer aussi combien l'action marche lentement , surchargée d'inutiles détails , s'embarassant mal-à-propos dans de longs détours , avançant à peine au travers d'une foule de circonstances qui la retardent.

Le seul avantage qui résulte de tous ces détours de l'action théâtrale , c'est qu'ils favorisent le développement des caractères.

Que conclure ? Que l'art doit , s'il se peut , réunir deux choses vers lesquelles la nature paraît avoir une

égale tendance ; l'unité d'action , & le développement du caractère par des circonstances très-variées. Il faut en revenir à la définition métaphysique de la perfection : *unité dans la variété*. L'une sans l'autre ne satisfait qu'à demi. Les concilier , c'est le secret du génie. Shakespeare manque à la première : nos poètes négligent trop la dernière... Où vais-je là m'engager ?

Comme un pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Je me salue à la nage, & j'aborde où je puis...

Au reste , dans l'intervalle entre mon premier extrait & celui-ci, le diligent traducteur m'a devancé. Deux nouveaux volumes ont paru, qui contiennent le reste des pièces historiques. J'en ferai dans mon prochain journal une annonce un peu plus détaillée. C.



Elémens de la police générale d'un état. Yverdon, 1781.

(*Second extrait.*)

EN me faisant une petite querelle sur le commerce, on m'a rappelé cet ouvrage, dont j'ai promis de faire un second extrait. Il est tems d'y revenir.

Je n'ai parlé que des deux premières parties de ces élémens, & je veux dire quelque chose de la troisième, qui traite des devoirs de la police par rapport aux biens moraux. Ici, que d'objets intéressans viennent se présenter ! La religion, les sciences, l'éduca-

tion, la censure des livres, l'abolition de la mendicité, le soulagement des pauvres ; les questions délicates de l'autorité paternelle, du luxe, de la liberté de la presse : tout cela appartient à cette troisième division, & y trouve naturellement sa place.

Si rien n'est omis, si tout est dans le plus grand ordre possible, c'est ce que je ne saurais dire. Il m'a paru que l'ordre n'était pas assez sensible : mais il était peut-être impossible qu'il le fût. En général, quoique j'aie trouvé d'excellentes choses dans cette troisième partie, elle m'a un peu moins fait que le reste de l'ouvrage ; sans doute parce qu'elle traite de matières auxquelles j'ai plus souvent pensé, & sur lesquelles j'ai moi-même quelques vues confuses : car cela rend ordinairement un lecteur fort difficile à contenter. Chacun peut l'avoir éprouvé.

Commençons par les sciences. Avant toutes choses, l'auteur reproche, selon l'usage, à Rousseau d'avoir exercé contr'elles sa sophistique éloquence. Quant à nous, nous répéterons ici que ce fameux discours ne nous a jamais paru éloquent, & que, d'un autre côté, nous le croyons très-vrai. Ce n'est point pour penser autrement que les autres, motif qu'on prête trop légèrement à quiconque ose avoir un avis à soi : ce n'est point, à ce qu'il nous semble, par amour du paradoxe, mais par amour de la vérité. Au surplus, il en est, selon nous, des paradoxes de Rousseau, comme de ceux des stoïciens : expliqués & bien compris, ce ne

sont plus que de grandes & belles vérités morales : mais on dirait que nos littérateurs ont fait serment de ne pas le comprendre.

Au surplus , rien n'était plus étranger à des élémens de police. Que les sciences soient un bien ou un mal , nous les avons ; & comme il vaut encore mieux savoir bien que savoir mal , comme les vrais savans ne nuisent que parce qu'il ne saurait en exister cinq ou six , sans qu'il y ait des centaines de savans manqués , toujours beaucoup plus sots , & sur-tout plus indisciplinables que les ignorans , tout ce qu'a de mieux à faire un gouvernement sage , c'est de diminuer autant qu'il se peut cette proportion ; & c'est le fruit des bonnes études.

A l'exception des jeunes gens destinés aux arts mécaniques , l'auteur opine à ce que tous apprennent le latin : en quoi nous sommes tout-à-fait de son avis. Il se fonde sur beaucoup d'excellentes raisons , que nous rapporterons en substance.

L'étude du latin remplit un tems où les enfans ne sont encore bons à aucune autre étude , & leur fait ainsi prendre de meilleure heure l'habitude importante de fixer leur attention sur un objet & de s'occuper à des heures réglées ; habitude qu'on ne saurait leur donner trop tôt.

L'étude du latin ouvre l'esprit , & facilite non-seulement l'étude de toutes les autres langues , mais encore l'étude de toutes les sciences de raisonnement : c'est une chose d'expérience.

L'étude du latin accoutume , plus que toute autre , un enfant à l'exactitude. Qu'il oublie son latin , n'importe : il lui sera toujours utile de l'avoir appris ; il en aura dans tout ce qu'il fera , plus d'exactitude. « Quand un pont est construit , on peut laisser détruire les échafaudages & les ceintres qui avaient servi à l'élever. »

De plus , savoir le latin ne nuira jamais à votre enfant ; & il peut se trouver dans des circonstances où il lui sera très-incommode de l'ignorer. Il dira vraisemblablement un jour , comme le pauvre Jourdain : *O mon pere & ma mere ! que je vous veux du mal ! Plût à Dieu avoir eu le fouet au college , & savoir ce qu'on y apprend !*

Qui ne saura que sa propre langue ne la parlera & ne l'écrira jamais bien ; sur - tout si cette langue est , comme la nôtre , capricieuse & rebelle à tous les efforts des grammairiens pour l'affujettir à des regles précises , du caractère à peu près de ceux qui la parlent. Tous nos grands écrivains ont été latinistes , & ont su le grec , qui plus est. . . Oui , le grec ! dont nos gens de lettres recommencent à dire : *Græca sunt , non leguntur*. Plus vous saurez de différentes langues , mieux vous parlerez la vôtre.

Qui sait bien le latin , tient en sa main la clef qui ouvre toutes les cent portes du temple des sciences.

Avec le latin parcourez l'Europe ; & par-tout où vous trouverez un homme qui le parle , vous y
avez

avez un concitoyen : car il y a aussi entre tous ceux qui savent le latin une sorte de communion.

Sachez le latin, si vous voulez avoir ce que c'est que le plaisir de lire. Une lecture moins rapide, une attention plus profonde vous fera bien mieux sentir le mérite de chaque expression. Vous prendrez l'habitude de bien lire ; & vous trouverez dans nos bons livres des beautés que vous n'y savez pas voir. . . Ah, si tous ceux qui se mêlent de lire & de juger savaient le latin !

Mais on traduit. . . On traduit ! Transvasez & laissez éventer du champagne bien fumeux , & dites froidement : « n'est-ce pas toujours le même vin ? »

Et que faisaient donc , demanderez - vous , les enfans Romains ? Ils apprenaient le grec. . . Et les Grecs ? Ils allaient chercher la science en Egypte. . . Et les Egyptiens ? Je n'en fais rien : mais je sais fort bien que l'esprit ne se forme que par des comparaisons , & que les premières comparaisons dont il est capable sont celles qu'offre l'étude des langues.

Je connais, il est vrai , des fots , à qui l'on est venu à bout de fourrer du latin dans la tête ; mais sans le latin ils seraient plus fots encore. Je connais des gens d'esprit qui ne savent que la langue de leur nourrice ; mais combien peu ! & s'ils savaient le latin , ils auraient plus d'esprit encore.

Ainsi , peres & meres aîsés , faites apprendre le latin

Février 1782.

C

à vos enfans ; & , quoi qu'ils entreprennent , ils le feront mieux.

(Pour achever de vous y déterminer , je vais vous rapporter ce que dit mon auteur des honteux effets de l'ignorance du latin. . . « Supposons pour un moment (on voit bien en effet que ce n'est qu'une supposition) un conseil d'une ville municipale , tout composé de personnes estimables , si vous le voulez , mais dont aucune n'ait fait d'études classiques : s'il y a une lettre importante à écrire , un mémoire intéressant à dresser , des privileges anciens à expliquer ou à défendre , un acte latin à lire & à entendre , une harangue à faire , un compliment public à adresser à quelque personne de rang , un procès à soutenir , il faudra donc recourir à des personnes étrangères à ce corps , qui devrait être composé des hommes les plus instruits de la ville ! . . . Ces corps municipaux ne différerait plus des communautés de village. »

Faites donc , mes chers compatriotes , (car c'est en grande partie pour vous que j'écris ceci) faites , si vous m'en croyez , apprendre le latin à vos enfans. Et pour cela , selon l'ancienne méthode que recommande ici l'auteur , envoyez - les tout simplement au college. « Là , ils se formeront plus aisément à tous les devoirs de la sociabilité : ils se plieront à la souplesse avec leurs camarades , & à la subordination sous des maîtres raisonnables : ils se garantiront de l'orgueil & de la présomption , que l'éducation domesti-

que fait naître si facilement & nourrit ordinairement. Ils y trouveront d'ailleurs plus de préservatifs contre l'indolence, la paresse, la langueur & l'ennui. »

Le peu de succès de la plupart des éducations privées confirme ce raisonnement. On sent assez qu'il est bon aux enfans des grands & des riches d'être élevés avec ceux des pauvres & des petits. S'ils profitent peu des instructions de maîtres, au moins recevront-ils incessamment de leurs condisciples des leçons d'égalité, dont ils ont besoin.

Les colleges & les universités méritent donc toute l'attention de la police. Il importerait sur-tout que les étudiants y fussent toujours sous l'inspection des supérieurs. . . Je renvoie à l'ouvrage même pour les détails.

Un autre soin de la police doit être, qu'il y ait dans un pays abondance de livres, de bons livres & à bon marché. De là double profit; des lumieres & de l'argent. Ainsi le commerce de la librairie doit être encouragé. Or, pour l'étendre il faut bien imprimer, & imprimer correctement : *deux fautes, même légères, par feuille sont trop.*

Que la censure ne soit pas ombrageuse; qu'elle ne soit pas exercée par les ecclésiastiques. Je leur demande pardon de penser à cet égard comme l'auteur: mais je ne veux point de Sorbonne, pas même protestante. . . Il ne met à l'index que cinq sortes de livres: 1°. ceux qui attaquent *directement* la révéla-

tion ; 2°. ceux qui corrompent les mœurs ; 3°. ceux qui pourraient exciter des factions ; 4°. ceux qui manquent *manifestement* au respect dû au souverain ; & 5°. les libelles anonymes. Du reste , laissez agiter le pour & le contre , discuter , quereller , écrire tout ce qu'on voudra : n'allez pas par vos défenses indiscrettes faire lire avidement un livre ennuyeux qui serait tombé dans l'oubli. *Quand des gladiateurs , autrefois , n'avaient plus de spectateurs , ils cessaient de combattre...* Fort bien ! mais d'après ces principes faudra-t-il , ou non , permettre l'impression & le débit de la Pucelle , des Questions encyclopédiques , de l'Histoire philosophique , &c ? Je poserais volontiers pour règle , que , dès qu'un ouvrage est public & connu de tout le monde , comme ceux dont je viens de parler , il n'est plus du ressort de la censure : il faut critiquer , réfuter , & non pas prohiber.

Venons à une autre question : Jusqu'à quel point la police doit-elle favoriser l'exercice du pouvoir paternel ? Sur cet article je ne pense pas tout-à-fait comme l'auteur des Elémens. Selon lui , ce pouvoir a été trop restreint par nos institutions modernes : selon moi , il serait seulement à souhaiter qu'on en eût posé plus nettement les bornes , qu'il n'y eût rien de vague & d'indéterminé , que tout fût fixé par la loi. Il voudrait que chaque pere pût faire à son gré entre ses enfans un partage inégal de ses biens ; & je crois le contraire plus raisonnable. Il veut qu'un pere

puisse faire enfermer , non pas ses filles , il est vrai , mais ses fils : & il me semble que la société ne doit pas laisser un tel pouvoir entre les mains d'un particulier : je ne vois en cela qu'un abus dangereux.

Et il a beau dire : « Ne craignez pas que le pere abuse de son autorité ; vous ne risquez rien en la lui confiant ; c'est un foudre qu'il ne lancera qu'à l'extrémité : *pour être bon pere , il suffit d'être homme ; au lieu que , pour être bon fils , il faut être vertueux.* Ce raisonnement ne me persuade point du tout.

D'abord je ne vois pas qu'il y ait , à proportion , beaucoup plus de bons peres que de bons fils , beaucoup plus d'enfans ingrats que de peres déraisonnables. Il ne suffit pas , pour être un bon pere , d'avoir pour ses enfans je ne fais quel instinct d'affection , que la nature donne aux animaux comme à nous , sans donner à leurs petits le même instinct d'attachement pour eux. Avec cet instinct on peut être un très-mauvais pere , un pere trop exigeant , un pere qui regarde ses enfans comme sa propriété ; & alors on ne sera pas aimé de ses enfans : disons - le courageusement , on ne méritera pas de l'être. Il me paraît , à moi , bien difficile d'être *bon pere* : pour cela non-seulement il faut de la vertu , mais encore de la réflexion , de la vigilance , & presque de l'esprit.

Remarquez qu'à mesure que les enfans avancent en âge , l'instinct paternel s'affaiblit. Remarquez encore que les progrès de la civilisation tendent de

plus en plus à détruire tous les sentimens purement naturels. Et voyez si vous pouvez si fort compter, sur-tout aujourd'hui, sur le bon usage que feront les pères de leur autorité.

Dans l'origine des sociétés, le pouvoir paternel n'eut presque point de bornes. Cela devait être. L'enfance durait plus long-tems : la division de chaque société générale en familles particulières était bien plus marquée qu'aujourd'hui ; chaque famille formait comme une espèce de corps à part, & c'était par sa famille que l'individu tenait à l'état. Jusqu'à ce que le lien général de la société eut pris plus de consistance, on fit bien de laisser subsister dans toute leur force & leur roideur les liens particuliers qui y suppléaient. On fit bien, sans le savoir ; on ne put pas même avoir l'idée d'un autre arrangement.

Mais insensiblement les relations des citoyens entr'eux s'étant multipliées, l'esprit de corps des familles s'est affaibli par degrés, & on en est venu à tenir à son ami plus qu'à son pere. L'inévitable progrès des mœurs amenait nécessairement ce changement ; le fils tenant de meilleure heure directement & par lui-même à la société, l'autorité paternelle est devenue moins importante à maintenir, moins digne de la sanction publique, & cette sorte d'esclavage naturel s'est détruit de lui-même. Tel pere qu'on aurait trouvé indulgent il n'y a pas plus d'un siècle, nous paraîtra dur aujourd'hui.

Or il faut que les loix marchent d'un pas égal avec les mœurs (bonnes ou mauvaises, je ne veux rien décider à cet égard). Il faut donc que les loix modifient le pouvoir paternel. On l'a senti ; & qu'a-t-on fait ? Ici, comme ailleurs, on a mieux aimé rester dans le vague que de changer une loi qu'il n'était pourtant plus possible de faire observer : & c'est ce qu'on pouvait faire de pis. Aussi qu'en est-il résulté ? D'interminables procès entre les peres & les enfans. Quand vous voudrez entretenir la paix entre deux états voisins, fixez - en avec précision les limites. . . Chacun gagnerait à de nouvelles loix ; & peut-être les peres plus que les enfans : car s'ils prétendent tout conserver, je leur prédis qu'ils perdront tout. . . Et déjà maintenant, que leur reste-t-il ? Des prétentions. Ils n'en sont que plus à plaindre.

A quoi veux - je en venir ? Le voici.

Que les loix déterminent l'âge de la pleine émancipation, l'âge où doit cesser le pouvoir paternel. Cet âge me paraît devoir être celui où l'homme, tenant à la société autrement que par son pere, passe de la société domestique dans l'état civil. Qu'alors il soit libre, indépendant. Qu'il ait même le droit d'exiger la moitié de la portion qui lui revient de patrimoine : le pere disposera à son gré de tout le bien qui est le fruit de son labeur.

Quant au prétendu droit d'enfermer, il est odieux. Nul ne doit pouvoir être privé de sa liberté que par

un acte du pouvoïr public , par la volonté de tous ; & jamais par la volonté d'un particulier , ni même d'une famille entière , ou de toute une corporation , Cette peine ne peut être décernée que par la société en corps après un mûr examen ; & ce n'est pas au pere à s'y rendre le dénonciateur de son enfant.

Sera-t-il donc esclave ? direz-vous. . . Quoi ! ne voyez-vous donc aucun milieu entre le despotisme & l'esclavage ? Il sera maître chez lui ; il pourra faire sortir de sa maison , rejeter au sein de la société le fils qui ne voudra pas se conduire comme il l'exige : tout chef de maison a ce droit.

Grand Dieu ! s'écrieront peut-être quelques personnes dont le zele est sans connaissance , qui voudrait être pere à ce prix ? Je leur répondrai paisiblement : tout bon citoyen , tout homme qui , content d'être maître chez lui , n'a pas une humeur tyrannique , & n'aspire pas à s'ériger en despote. Ce que je propose me paraîtrait même avantageux aux peres : des droits plus resserrés , mais bien reconnus , ne sont-ils pas préférables à des droits litigieux & illimités ?

Au reste , je dois m'attendre à être mal compris , hautement blâmé , injurié peut-être : je fais ce qu'il en coûte de penser distinctement & d'exprimer sans détour ce que les autres ne pensent que d'une manière trouble & confuse , qu'ils n'oseraient penser , quand même ils le trouveraient très-vrai , & qu'ils n'oseraient dire , quand même ils auraient le courage de le

penfer. Je me réfigne donc : c'est affez pour moi d'avoir avancé ce que je croyais utile. J'aimerais fort auffi à dire mon opinion fans fâcher ni scandalifer perfonne : mais comment faire ?

Est bien fou du cerveau

Qui prétend contenter tout le monde & fon pere,

Essayons toutefois, fi par quelque maniere

Nous en viendrons à bout ;

& ajoutons quelques lignes pour que le lecteur bien intentionné faiffie mieux ma pensée.

Dès que les petits des animaux n'ont plus aucun befoin de fecours , ils font émancipés par la nature. Mais dans l'efpece humaine , les parens ont été plus privilégiés ; les liens de l'habitude , qui ont eu le tems de fe fortifier pendant une longue éducation , & le doux inftinct de la reconnaissance , (a) tieñnent les enfans attachés à leurs peres & meres , lors même

(a) Je crois qu'il y aurait beaucoup de chofes neuves & intéreffantes à dire fur la reconnaissance : on n'a prefque fait encore que déclamer & exagérer fur ce point de morale ; tous ceux qui en ont écrit femblent avoir pris à tâche d'étaler toute leur fenfibilité. Je ne veux point plaider la caufe des ingrats : mais on les a fait , ou plus noirs , ou plus nombreux qu'ils ne le font. Presque perfonne n'est ingrat , fi l'ingratitude confifte à rendre le mal pour le bien , ou même à ne favoir absolument aucun gré du bienfait. Que fi l'on est ingrat par le fimple oubli du bienfait reçu , ou parce qu'on l'apprécie trop peu , la terre est couverte d'ingrats. Cette ingratitude est auffi naturelle à l'homme que la reconnaissance. Mais auffi elle n'a rien d'atroce.

qu'ils n'en ont plus besoin. Cette reconnaissance est non-seulement une vertu, mais un devoir. Il faut donc l'honorer & l'encourager : mais je ne crois pas qu'il faille la prescrire. Ce n'est pas à la loi, c'est à la censure publique à punir ceux qui y manquent.

J'oublie que je fais un extrait, & peu s'en faut que ceci ne devienne une dissertation en forme. (*a*) Pendant que nous sommes sur ces matières, voyons encore ce que dit notre auteur sur le luxe. Cette question, après force débats pour & contre, n'est pas encore bien éclaircie : peut-être même ne s'est-on jamais bien entendu ; & peut-être encore, après avoir écouté l'auteur, sera-t-on réduit à confirmer le *plus amplement informé*, qui jusqu'ici semble avoir été la sentence des sages à cet égard.

Qu'est-ce que le luxe ? Pour le juger équitablement, il faut le définir... Il est certain que son nom ne prévient pas en sa faveur ; & cela même est un préjugé que je crois légitime contre lui. Serait-il si mal famé sans qu'il y eût de sa faute ? ... Cependant, comme à la rigueur cela est possible, examinons, & même tâchons de nous tenir en garde contre cette prévention.

Qu'est-ce donc que le *luxe* ? C'est, dit notre

(*a*) Notez en passant, que le respect pour les aînés a toujours été en proportion du pouvoir paternel : ce qui s'accorde parfaitement avec mon système.

auteur , la recherche & l'usage des choses qui ne sont pas de première nécessité , mais qui servent à la commodité , à l'éclat & aux agrémens de la vie ; objets que le plus grand nombre des membres de la société ne peut se procurer. Cette définition , avec quelque soin qu'on en ait écarté toute idée d'excès , est-elle bien propre à nous réconcilier avec le luxe ? J'y vois d'abord qu'il n'est pas accessible au plus grand nombre des membres de la société : & n'y eût-il que cela , n'est-ce pas déjà un très-grand mal ? Le luxe du riche est une lumière qui offense les yeux du pauvre , en l'éclairant sur sa pauvreté : les jouissances du riche rendent plus sensibles au pauvre toutes ses privations : les amusemens du riche aggravent pour le pauvre le poids du travail. C'est du luxe que vient l'inimitié , l'envie du pauvre contre le riche ; & cette espèce de scission est un mal infiniment plus grand à mes yeux que tous les petits biens que le luxe peut faire. Je dirais donc aux riches : « au moins cachez votre luxe ! au moins évitez l'éclat ! . . . Mais il vous faut du bruit , des festins , des spectacles , de la pompe ; vous ne savez pas dérober vos plaisirs à la vue ; cette bulle colorée creverait , si le souffle de la vanité cessait un instant de l'enfler ; & gémissent le pauvre , pourvu que vos amusemens aillent leur train ! Soit brisé qui voudra sous la roue de votre carrosse , il faut qu'il roule ! . . . O que vous méritez peu de la société humaine ! . . . Ne faites-vous point d'ailleurs un mauvais calcul ?

*... Tacitus pasti si posset corvus , haberet
Plus dapis , & rixa multo minus , invidiaque.*

Mais que voudrait-on donc que fissent les riches de leur argent ? ... Question bien digne des riches !... Nous avons tant d'eaux dans notre Suisse : qu'en faire s'il était interdit de l'élancer en jet, en colonne, en gerbe, dans nos jardins ?

Encore une fois, s'il faut du luxe, que ce soit un luxe d'agrément & de commodité, non d'éclat : que ses jouissances soient secrètes & comme dérobées.

Et puis on dit : « il faut du luxe, puisqu'il y a des riches... » J'en conviendrai, si l'on veut : mais est-ce un bien qu'il y ait des riches ? ... Le luxe fera un mal nécessaire pour faire redescendre l'argent du riche vers les classes indigentes de la société, je le veux : qu'est-ce que cela prouve ? Qu'un mal en entraîne un autre après soi.

L'auteur raisonne tout autrement que nous sur cette définition. Il en conclut, 1°. qu'il ne faut pas anéantir le luxe ; 2°. qu'on ne saurait déterminer le point précis, où finit la dépense de nécessité, & par conséquent où commence le luxe ; 3°. que le luxe ne doit être réprimé que quand il devient nuisible à l'état, quand il exporte l'argent, quand il s'oppose aux progrès des arts utiles, quand il empêche les jeunes gens de se marier, quand il rend les mariages moins féconds.

En morale , en économie , le luxe peut être envisagé sous divers autres points de vue défavorables. Mais toujours n'est-il condamnable que dans ses écarts & ses excès. En lui-même il n'a rien que d'innocent. On l'accuse à tort de corrompre les mœurs ; c'est au contraire la dépravation des mœurs qui corrompt le luxe. Par - tout où les mœurs seront bonnes , le luxe ne fera que du bien. Dirigez donc le luxe , & ne le détruisez pas. . .

Oui , dirigez le cours d'un torrent qui s'enfle , se déborde & ne connaît ni rivages ni digues , qui franchit tout , qui renverse tout ! . . .

. . . *Malum , quo non aliud velocius ullum.*

. *Mox sese attollit ad auras ,*

Ingrediturque solo , & caput inter nubila condit.

Mais une comparaison & un passage de Virgile ne prouvent rien. Raisonnons.

Le luxe , nous dit - on , n'est nuisible que dans ses excès. Cela donné , il faudrait encore prouver que ces excès ne sont pas inévitables. Quant à moi , je les crois tels. Qu'on me le montre dans quelque coin du monde , ce luxe sage & modéré , qui ne nuit point à la population , à l'ombre duquel ne fleurissent pas une foule d'arts inutiles ! . . . Le pauvre gagne à la dépense des riches , nous répètent à l'envi tous les apologistes du luxe. . . Non , le vrai pauvre n'y gagne rien ; & le laboureur , & les professions nécessaires , & tous les

hommes laborieux y perdent : il ne fait , à mon avis , qu'occuper des bras qu'on occuperait plus utilement ailleurs.

Où les mœurs seront bonnes ; où il n'y aura ni vanité , ni frivolité , ni mollesse , le luxe n'y fera point de mal . . . Assurément. Mais le luxe s'y introduira-t-il ? Il ne s'introduit qu'où le mal est déjà commencé ; & là , il augmente , il consume le mal.

Le luxe n'est peut-être pas mauvais & nuisible par sa nature ; mais si je ne me trompe , il est de sa nature de le devenir. Même en adoptant la définition proposée , où l'on a voulu éviter tout ce qui indiquerait un excès , je vois qu'on a été forcé d'y faire entrer au moins l'idée de *recherche*. Or de la *recherche* à l'excès il n'y a qu'un pas , & ce pas est glissant.

Résumons. Je voudrais distinguer : tolérer les dépenses sourdes d'un luxe d'agrément & de commodité , & proscrire , poursuivre , détruire par tous les moyens possibles le luxe d'éclat :

. . . *Hunc franis , hunc tu compeſce catena !*

Par-là même , le luxe restant ne fera guere que le simple usage , sans beaucoup de recherche , de ces commodités & de ces agrémens : car dès qu'il y a de la recherche , le luxe éclate ; on le remarque , il ressort . . . & aussi-tôt je voudrais qu'il fût sujet à l'animadversion des loix. C'est ici le cas d'abattre tout épi dont la tête orgueilleuse s'élève au-dessus de la surface du champ,

Alors il n'y aurait, pour ainsi dire, plus de luxe, puisqu'enfin tout ce qui est devenu d'un usage général ne peut plus être appelé luxe qu'improprement, quoique souvent inutile & coûteux. C'est usage, c'est sottise, c'est mode, c'est besoin, c'est tout ce qu'on voudra : mais ce n'est pas luxe. C'était luxe pour les premiers qui s'en aviserent ; mais ce n'est plus luxe... Le régime que je propose aurait l'avantage d'empêcher que ce réservoir, où vont se jeter sans cesse de nouvelles eaux qui changent de nom en y entrant, ne s'agrandît & ne rongeat de plus en plus ses bords.

A propos de luxe, je rapporterai encore une phrase assez singulière de l'auteur. Il ne veut pas qu'on fasse à cet égard des recherches dans l'intérieur des maisons ; parce que la maison de chacun est un *sanctuaire*, où il doit même lui être *permis d'extravaguer*. . . Plaisante association d'idées ! . . . Au reste, j'en suis. *Permis* à chacun d'*extravaguer* dans son *sanctuaire*, pourvu toutefois que ce soit à petit bruit.

Un autre détail sur cette matière m'a semblé très-bien vu. Si vous faites des loix somptuaires, qu'elles ne défendent pas telle ou telle chose ; ce ne serait jamais fait : qu'elles prescrivent une fois pour toutes ce que vous voulez qu'on fasse. Sans cela, à peine aurez-vous défendu une parure, interdit une dépense, qu'on en imaginera quelqu'autre : vous vous tourmenterez en vain à poursuivre le luxe habile à vous échapper ;

dans le tems que vous croirez lui avoir fermé un passage, il s'en sera déjà ouvert un autre. C'est le lievre du poëte :

*Mille legit relegitque vias : at vividus Umber
Haret hians , jamjamque tenet , similisque tenenti
Increpuit malis , & morfu elusus inani est.*

Prenez garde sur-tout de ne faire sur ce sujet aucune loi dont, après l'avoir faite , vous soyez contraint de laisser la violation impunie. Alors tout serait perdu ; le secret de la faiblesse du gouvernement une fois trahi, il n'y aurait plus de frein.

S'il existe donc quelque part de semblables réglemens, il ne faut pas les laisser subsister ; il faut se hâter de les révoquer, de les abolir formellement. Malheur au pays d'insubordination , où les peuples se sont accoutumés à voir des loix sans force , négligées , inexécutées ! ... Un pere qui cesse d'être obéi dans un point , & qui le souffre , ne sera obéi sur aucun ; bientôt il perdra son autorité.

Nous ne prendrons de toute la quatrieme partie de l'ouvrage que cette grande & importante maxime , par laquelle nous en terminons l'extrait pour ne plus y revenir.

C.



Idées

Idées singulières. Tome IV. L'ANDROGRAPHE, ou L'ANTHROPOGRAPHE : ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe , pour opérer une réforme générale des mœurs , & par elle le bonheur du genre humain , avec des notes historiques & justificatives : recueillies par N. E. RÉTIF DE LA BRETONNE , éditeur de l'ouvrage , 1782. A la Haye , chez Goffe & Pinet ; & se trouve à Paris , chez la veuve Duchesne & Belin , & chez Mérigot le jeune.

L'AVEZ-VOUS lu tout entier ce long titre ? Et qu'en dites-vous ? N'annonce-t-il pas une belle entreprise ? . . . Si je ne me trompe , il vous inspirera quelque curiosité de savoir ce que c'est que cet étrange livre , & très-peu d'envie de le lire , Je vais vous satisfaire.

Affurément , ce sont des *idées singulières* ! très-singulières ! . . . Il ne s'agit pas de moins que de refondre tout le système social & de remettre tous les biens en commun ; moyennant quoi on pourra très-aisément avoir des mœurs & des loix , telles que les propose M. Rétif , après une invocation adressée aux *mânes sacrées des Gracques* & à l'étonnant législateur de Lacédémone.

Ces statuts , proposés à toutes les nations de l'Eu-

Février 1782.

D

rope, ne feront , j'en suis certain , acceptés par aucune.

C'est un rêve ; mais il est si raisonné , si détaillé , tout y est si bien prévu , si complètement assorti , qu'on ne le lit point sans surprise. L'auteur a pensé à tout. La manière dont chacun s'habillera ; (a) l'heure à laquelle on se levera , selon les différentes saisons ; les repas en commun ; les mets qu'on y servira chaque jour de la semaine , le matin & le soir , les jours gras & les jours maigres , quel jour l'omelette , quel jour *le porc aux choux* , & *le bœuf rôti avec des oignons dessous* ; la forme qu'on donnera à la salle à manger , &c. rien n'y manque. Ecclésiastiques , gens de lettres , cuisiniers , matelots , blanchisseuses , chacun a son article ; tout est à sa place ; rien n'est oublié. . . Et puis , on se réveille.

Les *Contemporaines* m'ont fait desirer de connaître les autres ouvrages du même auteur. Je n'ai lu ni le *Pornographe* qui traite de la réforme des lieux de prostitution , ni les *Mimographes* qui traitent de la réforme du théâtre , ni les *Gynographes* , qui traitent de la réforme des femmes. Mais voici l'*Andrographe* , qui

(a) Au reste , comme nous le disions dans l'article précédent , il est en effet beaucoup plus raisonnable de prescrire un habillement que de faire à cet égard des défenses qui ne finissent point , & ne signifient rien. Fénelon l'a bien vu , quand il a fait ses réglemens pour Salente ; & Voltaire , qui , autant que je m'en souviens , s'est beaucoup moqué de cet arrangement monacal , a eu tort de le trouver ridicule.

supplée à tout , puisqu'il est question de *la réforme des mœurs du genre humain*. Nous aurons encore le *Glossographe* pour la réforme de la langue , le *Thesmographe* pour la réforme des loix : & ainsi tout sera réformé.

N'êtes - vous point un peu effrayé , lecteur ! & de tous ces grands mots grecs , & de tous ces projets ? Tout cela ne promet guere d'amusement.

Si cependant ces six tomes ressembtent à l'*Andrographe* , ils méritent d'être lus. Il y a sans doute dans ces *idées singulieres* bien du chimérique : mais il y a du neuf , il y a du vrai , il y a de l'utile , il y a à penser ; & vous savez que l'or ne se tire pas par de la mine.

Il est vrai qu'un journaliste qui ne chercherait qu'à faire rire ses lecteurs , trouverait ici de quoi les amuser beaucoup : il pourrait leur dire , par exemple :

« Vous retrouverez dans ce nouvel ouvrage toutes les plaisantes imaginations de M. Réuf sur le mariage , revues , corrigées & augmentées ; car il renchérit toujours sur ses premières idées. Dans sa république , les garçons , en rang de mérite , choisiront , chacun à son tour , parmi les filles. Et la fille choisie aura beau refuser ; on ne l'écouterà pas : en vain dirait - elle qu'il n'est pas beau , qu'il est froid & sérieux , qu'il ne lui plait point : belles raisons ! pour que tout aille bien , il faut que les femmes soient absolument passives : condamnée à épouser. Et si elle osait alléguer qu'il n'est pas agréable , mérite futile que donne aux jeunes

D ij

gens auprès des femmes la frivolité ; ou si quelque censure du jeune homme se trouvait être la raison de son refus : dégradée. Les voilà donc mariés. La cérémonie terminée , on leur fera un long sermon , divisé en vingt-deux points , sur les devoirs des gens mariés : on leur parlera gravement de la sainteté de l'acte du mariage , auquel peu s'en faut que M. Rétif ne leur recommande de se préparer par le jeûne & par la prière ; & quand on les aura bien endoctrinés , on les séparera pour quelques années , afin qu'ils aient le tems de méditer à loisir toutes ces leçons. Seulement le jeune époux pourra s'introduire furtivement auprès de son épouse , à laquelle la loi , qui se mêle de tout , défendra d'*esquiver l'abordage* : précaution assez peu nécessaire.

Chacun aura sa chacune , & grâce à la prévoyance du Platon moderne , on ne verra que des couples merveilleusement assortis : les bancroches feront pour les veuves ; les bossus pour les femmes de quarante ans ; les sourds & les borgnes pour les filles laissées au rebut ; les aveugles feront le pis - aller des plus laides.

Au mari plein & entier empire , comme vous savez. S'il y déroge , admonition : s'il récidive , punition , dégradation , flétrissure ; on le condamnera à porter une petite quenouille à son chapeau. Ainsi il y aura une admirable proportion entre le délit & la peine.

O les excellentes loix pénales qu'aura cette bienheureuse république ! Un garçon de vingt ans a-t-il séduit une jeune fille ? huit jours de prison au pain & à l'eau ; puis il passera par les verges. Est-ce viol ? il passera par les verges à outrance , non pas toutefois jusqu'à la mort ; & il fera toute sa vie l'esclave de la fille outragée. La femme infidelle , ou même douteuse , sera rejetée dans la classe des difformes ; (car on fera des classes à part des *difformes* , comme aussi des *incapables*) on la donnera à quelque veuf , & en cas de conviction complete , à quelqu'aveugle , qu'elle sera condamnée à bien soigner , sous peine de fustigation. Quant au mari adultere , s'il a séduit une jeune fille , toutes les fois qu'il rencontrera elle ou ses parens , il demandera pardon à genoux , fût-ce au milieu d'une rue boueuse en tems de pluie ; ce qui sera fort satisfaisant pour elle : si ce n'est qu'une veuve , on le fera coupeur de bois , porteur d'eau , aide-marmite : mais si c'est une difforme , une aveugle , il suffira de la réprimande & de quelque peine légère. Que s'il avait séduit la femme d'autrui , on le livrerait impitoyablement à la premiere aveugle non pourvue de mari , *qui daignerait s'abaisser jusqu'à lui*.

L'assassin : un an de prison , un an du plus rude travail ; pendant lequel tems , s'il meurt , tant mieux pour lui ; sinon , sa perspective est d'avoir au bout de ce terme les os brisés vifs ; ce qui se fera de maniere que l'exécution soit complete en cinq minutes.

D ij

Pour meurtre commis en se battant à outrance : dix ans de délai , de prison , de rude travail : au bout , pendu. Mais voyez avec quelle clémence on tire le tems en longueur , pour que le coupable ait le loisir de mourir , si le malheur ne lui en veut !

• Pour viol , vingt ans des plus rudes travaux : livré pour la vie à une aveugle , qui aura le pouvoir de mari sur le criminel. Et pour séduction , quoique notre législateur ne sache pas trop si ce crime est au fond moindre que le viol , deux ans seulement de travaux publics , & une femme borgne.

Incendiaire , jeté vivant dans le feu ; & s'il échappe , vingt ans de travaux publics. Incendiaire par négligence , un an de travail & deuil perpétuel (les *deuilistes* formeront une classe à part , dégradée & dépendante). Pour un incendie accidentel , deux ans de deuil.

Vol , si par hasard il s'en faisait , deux ans de deuil ; en cas de récidive , deux ans de travail & deuil perpétuel : & s'il était accompagné de violence *sur la personne* , dix ans de travaux , au bout desquels , pendu.

Or , comme en toute société bien policée il est essentiel qu'il y ait un bourreau , ce sera toujours le condamné le moins avancé dans son terme , qui s'acquittera de cette fonction , en attendant que son tour vienne.

Dans cette Sparte , l'âge avancé fera réellement un *bel âge* : heureux qui y parviendra ! C'est à soixante

& dix ans & au-dessus qu'on est digne du maniement des grandes affaires, & qu'on s'en acquitte le mieux ; c'est alors qu'on peut tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement.

Sur-tout, si quelque heureux mortel parvient à cent ans, ce sera une joie universelle ; on célébrera par une fête publique le jour de sa *secularisation* : à dater de ce jour , il sera exempt de toute loi , supérieur à tout le monde , maître de faire tout ce qu'il voudra : liberté peu dangereuse à cet âge , & qui n'inquiétera aucunement ni les peres , ni les maris , ni personne. En un mot , il sera révééré comme l'un des phénix de l'espece humaine.

On pense bien que les intérêts des gens de lettres ne sont pas non plus oubliés : ils seront décorés de médailles triangulaires , carrées , pentagones , &c. le nombre des angles croissant toujours à proportion de la dignité du genre de l'ouvrage. Ce qu'il y a de mieux imaginé dans tout cela , c'est la récompense du mauvais poëte épique ; une médaille pentagone en or , mais mince comme du papier.

La septieme classe des littérateurs sera celle des romanciers , que le législateur distribue en onze classes , comme suit : 1°. Romans épiques , comme le *Télémaque* : 2°. Romans instructifs & moraux , comme ceux de *Richardson* : 3°. Romans critiques , tels que *Gil-Blas* & *Don-Quichote* : 4°. Romans instructifs & tendres , tels que ceux de *Mad. Riccoboni* : 5°. Contes

moraux , du genre des *Contemporaines* : 6°. Romans du jour , dans le goût du *Sofa* : 7°. Romans d'intrigue , à la maniere de Mad. de Ville-Dieu : 8°. Romans comiques , entre lesquels on distingue les *Mémoires de Grammont* : 9°. Romans libres : 10°. Romans méchans : & 11°. Romans communs & fades , auxquels il ne manque que de pouvoir se faire lire ; classe innombrable , qui représente assez bien celle des *capite sensi* du peuple Romain.

Entre les gens de lettres , l'un des plus considérables fera le gazetier , dont le nom trivial & flétri par l'usage sera changé en celui de *grand énonciateur*.

Notez un petit inconvénient de l'orthographe qu'adopte l'auteur. Il conserve constamment la terminaison *que* pour le féminin , & ne met au masculin qu'un *c* final ; comme dans *public* , *publique*. Ainsi il écrit *un étic* , *un hydropic* , *un critic* , *un cacic* , *un monarc* ; ce qui nous paraît déjà un peu barbare. Mais cela est sur-tout fâcheux pour le *poète-épique* , que cette orthographe rapproche beaucoup du *porc-épique*... »

Voilà , je pense , à peu près comment pourrait s'y prendre pour rendre compte de l'*Andrographe* un journaliste en humeur de plaisanter. Mais ce ne serait pas faire connaître l'ouvrage , & une telle annonce ferait infidelle & tronquée. De plus , qu'apprendrait-elle au lecteur ? Elle le ferait rire. Mieux vaudrait le faire penser.

Quittons donc ce ton , qui n'est pas le nôtre ; &

parlons sérieusement de quelques-unes de ces mêmes idées, que leur singularité fait paraître plus ridicules qu'elles ne le sont.

D'abord, si vous reprochez à M. Rétif de ne rien laisser tel qu'il est, sa réponse est prête, & selon moi, très-solide. C'est que, les mœurs actuelles étant radicalement viciées, une refonte entière est nécessaire, une réforme absolue est la seule utile. Cet édifice ruineux doit être, non réparé, mais renversé & rebâti. C'est mon avis.

Si vous lui dites que la communauté des biens, qui est le fondement de son nouvel édifice, ne saurait jamais avoir lieu, vous aurez peut-être raison. Mais il vous demandera pourquoi ce qui fut possible au christianisme naissant ne le serait plus aujourd'hui ? & il vous embarrassera en soutenant que cette communauté est un précepte rigoureux de l'évangile, & que la négligence de ce point essentiel est une vraie apostasie : ce qui n'est certainement rien moins qu'absurde.

A cette occasion nous remarquerons à l'honneur de M. Rétif, que, dans sa république, la religion chrétienne sera professée & prêchée, mais sans aucune espèce de despotisme religieux ; *la religion*, comme il dit très-bien, *devant être libre comme l'amour, & n'étant d'ailleurs une affaire de lumières, mais de sentiment*. Il veut cependant qu'on veille à ce que les devoirs extérieurs soient exactement remplis ; qu'on assujettisse tous les ecclésiastiques à l'uniformité de

doctrine ; qu'on s'attache à donner à *chaque* garçon une conviction entière de sa croyance ; enfin , qu'on punisse tout homme qui déclamera publiquement contre la religion , mais comme défobéissant , & sans même qu'il soit parlé de religion dans sa sentence. A cela près , pleine liberté de penser ; pleine liberté dans les discours particuliers. Au reste , peu de dogme & beaucoup de morale.

En ce dernier point seul je ne pense pas comme M. Rétif. Je crois qu'il faut peu de dogmes , il est vrai , mais de grands dogmes , des dogmes moraux , des dogmes de sentiment ; & je crois qu'il faut revenir sans cesse à ces dogmes , les rappeler , les inculquer à tous propos , en faire découler , comme de leur source , tous les devoirs de la morale , qu'il ne convient de présenter qu'en grand , sans trop de détail & de précision. La morale sans le dogme est un corps sans ame ; c'est le dogme qui chauffe la morale. La morale sans le dogme s'arrête à l'esprit , & l'embarasse souvent plus qu'elle ne l'éclaire. Quand est-ce qu'on a autant parlé morale qu'aujourd'hui ? Et quand est-ce que la morale a été plus embrouillée , plus incertaine & moins efficace ? Cette préférence donnée si hautement à la morale sur le dogme , je pourrai l'appeler à juste titre une apostasie. . . Mais revenons aux idées de M. Rétif.

Quand vous vous moquerez de la gravité avec laquelle il traite des dispositions où doivent être

les parens dans l'instant de la génération , il se récriera sur votre légèreté ; & il aura raison. Les mystères de la nature , vous dira - t - il , sans se laisser déconcerter par un sourire ironique , doivent être célébrés saintement. Etes - vous bien sûrs que ce moment ne soit pas décisif pour le caractère de l'enfant ? Je crois l'être du contraire : j'ai observé les enfans d'amour , & j'ai vu que rarement ils valent les enfans légitimes ; ceux des filles publiques sont encore pires. Que savez - vous si , dans le transport d'une passion désordonnée , quoique légitime , des parens vertueux ne procréent point un enfant vicieux ; & si , au contraire , des parens vicieux , dans l'assoupissement momentané de leurs passions déréglées , ne produisent point quelquefois un être mieux organisé qu'eux pour le bien ? Il est aisé de rire de ces idées ; mais sont - elles si fort déstituées de vraisemblance qu'il ne vaille pas la peine d'y penser ?

Sur l'éducation , les principes de l'auteur m'ont paru excellens. Il observe d'abord qu'il faut en avoir sur cette matière : à défaut de quoi les meilleures maximes , les plus nobles sentimens , ne faisant qu'une impression isolée sur l'esprit de l'enfant , manquent leur effet : toutes ces choses , bonnes en elles-mêmes , mais *présentées trop tôt , se triturent , pour ainsi dire , dans l'imagination , & y perdent leur énergie ; semblables à ces discours trop répétés , dont*

l'enfant mange les mots en les prononçant , & qu'il récite sans les comprendre , à la façon de l'automate de Vaucanson.

Il établit ensuite les maximes suivantes : qu'il faut élever les enfans des deux sexes d'une manière presque entièrement opposée , pour qu'ils deviennent propres , chacun à sa destination ; qu'il faut donc éclairer beaucoup l'homme , & très-peu la femme , que le goût des arts agréables éloigneroit de ces choses communes , minutieuses & basses , dont après tout il faut bien que quelqu'un prenne le soin , & qui sont le lot assigné par la nature au second sexe ; qu'il faut de bonne heure accoutumer la femme à trouver hors de soi la cause de sa volonté , que l'homme ne doit au contraire trouver qu'en soi-même.

Il recommande d'élever les enfans durement , afin de leur ménager pour l'âge mûr de nouvelles jouissances , sans lesquelles la vie insipide n'inspire plus à l'homme que du dégoût. *Dulcia se in bilem vertant.* C'est ainsi que le jeune arbre ne reprend bien & ne prospère , que lorsqu'il a pris son premier accroissement dans un terrain plus aride que celui où il doit être transplanté. Dès l'âge de neuf ans , donnez à l'enfant des travaux utiles , des occupations suivies ; économisez pour lui la petite rente de bonheur que la nature accorde à l'homme , & laissez-en les intérêts s'accumuler pendant sa minorité.

Inculquez-lui qu'à quarante ans il aura pitié de ses décisions de vingt & même de trente ans , qui ne sont guere que des jugemens *par appergu* , portés avec une effervescence qui les altere , & que l'âge seul calmera. Vous le rendrez ainsi moins décisif , plus modeste , plus réservé : il écoutera le vieillard & se taira devant lui. Maintenant , au contraire , le jeune homme prononce ; & l'homme âgé , l'homme mûr , est regardé comme un radoteur : le vieillard bafoué prend le parti de s'avilir pour être souffert ; il devient bouffon , indécent ; il fait le jeune ; il rougirait de paraître vieux , parce que la vieillesse est peu considérée , & même ridicule : on ne lui demande plus aujourd'hui de la gravité , des conseils , des directions ; à nos yeux son grand mérite est de se rapprocher de l'humeur & des goûts de la jeunesse. Aussi n'y a-t-il presque plus de gens qui sachent être vieux & jouer avec dignité dans ce dernier acte de la vie humaine. Pourquoi ? Parce que la société est devenue semblable au conseil de Roboam : les jeunes gens y donnent la loi ; & les femmes , faction puissante qui gagne beaucoup en tout sens à cette usurpation , la favorisent & la soutiennent.

En conséquence de ces principes , notre auteur veut rassembler en faveur des vieillards toutes les prérogatives , toutes les distinctions. . . « On ne peut trop honorer la vieillesse ; on ne peut trop embellir le soir de la vie. . . Hélas ! ajoute-t-il avec attendrissement , je ne deviendrai jamais vieillard , & je ne parle pas ici pour moi. »

Personne n'exercera donc les emplois publics que dans la maturité de l'âge ; pour être pilote , il faudra s'être long-tems exercé à la manœuvre ; & le vaisseau n'en sera que mieux gouverné. « Ce n'est pas que les jeunes gens n'aient plus de vigueur & d'activité : mais ils mettent trop de *verdeur* dans les affaires , où souvent il faudrait l'huile de la douceur. » Cela n'est-il pas très-bien dit & très-bien pensé ?

Il y a de même d'excellentes choses dans l'exhortation aux jeunes mariés : par exemple , « qu'il est entre les époux une sorte d'intimité douce , fondée sur la confiance & le besoin mutuel , qui est préférable à l'amour , même de tendresse , qui ne peut que nuire à l'acquit des devoirs , parce qu'il occupe trop : qu'on n'est pas maître de faire venir l'amour , & de l'empêcher de s'en aller ; mais qu'on l'est de mériter la confiance , de se rendre nécessaires l'un à l'autre , & que par conséquent ces vertus sont la base du bonheur : que les époux doivent être polis entr'eux ; la politesse étant une source d'amabilité qui nous rend agréables , & personne n'ayant plus besoin d'être agréables l'un à l'autre que des époux destinés à vivre ensemble ; que par conséquent ils ne doivent point être exigeans , pointilleux , susceptibles ; la sincérité , la candeur aimable , la franchise devant être l'ame de leurs entretiens : que l'impatience d'un mari contre sa femme , la brutalité , la colère , &c. sont des actes tout-à-la-fois féroces & puériles : que c'est une action

basse , criminelle & flétrissante , de donner mauvais exemple à la jeunesse , soit de paroles , soit par des actions indécentes & contraires aux bonnes mœurs... » Nous n'avons rien d'aussi instructif dans toutes nos liturgies de mariage.

Beaucoup d'autres institutions proposées par notre réformateur universel , cessent de paraître ridicules , quand on y réfléchit bien. On trouvera plaisant , par exemple , de dire , *le grand énonciateur de Leyde* : mais au fond nos gazettes que tout le monde lit n'ont-elles donc pas une importance très-réelle ? Ne mériteraient-elles pas toute l'attention du gouvernement ? A la Chine , il n'en paraît aucune qui n'ait été revue par l'empereur.

Frappe , mais écoute , disait Thémistocle à l'impérieux Lacédémonien qui leve la canne pour le frapper. . . *Ris , mais écoute* , pourrait dire de même un écrivain sérieux au lecteur superficiel qui s'accroche au ridicule plus léger.

Presque tout ce que dit M. Rétif peut donner des vues. Parle-t-il du travail ? Il observe qu'il sera moins pesant ; parce qu'aucun membre de la communauté n'en sera dispensé ; parce qu'il se fera en commun ; parce qu'il sera entre-mêlé de fêtes publiques , auxquelles tout le peuple prendra également part ; parce que les heures du travail seront exactement déterminées. Par ces quatre moyens , on fera plus d'ouvrage en moins de tems.

Sur le dernier de ces articles il ajoute : « Il faut une règle pour l'occupation , sans quoi l'homme ne remplit pas sa journée ; son esprit & ses mains s'occupent vaguement. J'ai travaillé des mains : une montre devant moi me montrait l'emploi de chaque minute , & j'allais sans me fatiguer ; certains jours où je ne voulais pas employer cette manière , je perdais un tiers au moins sur la quantité de mon travail avec autant de fatigue. Le tems à donner au travail étant fixe , invariable autant qu'indispensable , l'heure de relâche deviendra délicieuse. . . Mais dans le régime actuel il n'y a jamais de repos. »

Voyez encore avec combien de force il s'exprime , en s'applaudissant de ce que l'abolition de la pauvreté résulterait de cette communauté de biens qu'il veut établir. . . Rien de si vrai que cet axiome de Cicéron : *omnia jubet paupertas , & facere , & pati* ; la pauvreté fait tout faire & tout souffrir. La pauvreté marche toujours escortée de trois furies , la faim , l'envie & la bassesse : l'une fait tout accepter , la seconde étouffe les remords , la troisième empêche de rougir devant le monde des actions les plus honteuses. Un pauvre n'a plus de pudeur ; la faim la lui ôte : l'envie met dans son âme une fièvre qui va jusqu'au délire ; & la bassesse le fait ramper dans la fange comme le plus vil des animaux. Le système de l'égalité anéantirait ces horreurs dégradantes pour toute notre espèce. »

Je ne rapporterai plus que ce qui concerne les sciences ,

sciences , dont notre auteur entreprend aussi la défense , & toujours en s'élevant contre Rousseau. M. Rétif , qui n'est pas , comme chacun peut en juger , un homme à paradoxes , accuse Rousseau d'être un paradoxeur , qui , par le prestige de son éloquence , a été cause que « les sciences , ces bienfaitrices de l'humanité , se sont trouvées vilipendées durant une décade entière. . . » Les *bons esprits* ne sauraient douter (je conserve , autant qu'il m'est possible , ses propres expressions) qu'elles ne soient *l'affaisonnement des plaisirs de la vie*. Ce n'est pas , il est vrai , *une chose utile matérielle , dans laquelle on puisse mordre pour soulager la faim* : mais elles *étendent notre existence , en triplant , en centriplant le sentiment*. Elles « ressemblent au feu qui cuit les alimens , leur donne la faveur agréable qui nous flatte , les rend digérables , & qui cependant n'y paraît que par ses effets. . . » L'avantage qu'en retire le genre humain *est si sensible , qu'il n'y a rien à dire pour le prouver*.

Tout cela est fort beau , fort heureusement exprimé : mais , de grace , qui vous a dit le contraire ? Est - ce Rousseau ? Il me semble que ce n'est pas là ce dont il s'agit.

Mais enfin , dit M. Rétif , vouloir ramener les hommes à l'ignorance , c'est leur faire un mal dont je vais vous démontrer la réalité , en vous racontant un fait assez ordinaire , qui en offre une image fort ressemblante. « Un jeune campagnard vient à la ville ,

Février 1782.

E

s'y instruit, s'y polit, devient savant. Mais l'ambition, les passions exaltées lui donnent des peines ; il regrette la tranquillité de son premier état. Demandez - lui s'il voudrait perdre ses lumieres ? S'il est sincere, il rejettera cette proposition avec horreur. Combien de fois ne me suis - je pas fait cette question à moi - même, dans certaines circonstances très - malheureuses : *voudrais-je être encore paysan ? garder encore les moutons de mon pere ?* Je crus d'abord, & dans un âge où l'expérience ne m'éclairait point assez, que je desirais sincèrement ma premiere tranquillité : je partis pour ma province ; je revis mes foyers ; je me retrouvai avec ces hommes simples, tous moins fins que moi, & dont rien n'était si aisé que de me garantir ; je brillais parmi eux, tous me cédaient. Mais je ne tardai pas huit jours à trouver insupportables, & leur déférence, & ma supériorité, & la solitude & les amusemens champêtres qui avaient fait mes délices autrefois, & les soins innocens des abeilles, des oiseaux de basse-cour, des agneaux. Je tins bon durant quatre mois, au bout desquels je revins à Paris. En apercevant cette grande ville où j'avais tant souffert, mon cœur bondit de joie ; je la bénis, je lui jurai de ne la plus quitter. . . Ce que nous préférons est toujours un bien réel. Donc les lumieres, &c. » C'est par cet &c. que finit négligemment la phrase.

Cette historiette est très - agréable : je crois avoir déjà remarqué ailleurs combien le *parler de soi* excite

d'intérêt , peut-être parce que jamais on ne parle aussi bien que quand on parle de soi , peut-être aussi parce qu'on paraît alors moins auteur & plus homme. Quant à la force du raisonnement , je ne la sens pas.

Hé ! qui pense à vous ramener à l'ignorance ? Y revient-on ? Rousseau savait aussi bien que personne tout ce que vous dites là : il savait qu'une fois accoutumé à ce fruit défendu , comme au café , au tabac , &c. on ne fait plus s'en passer : est-ce une preuve qu'il ne nuise pas ? Ce que vous posez ici en axiome est-il bien vrai , que *ce que nous préférons est toujours un bien réel* ? Abandonnée à elle-même , la brebis péri-rait ; elle reviendrait avec un bêlement plaintif solliciter l'entrée de nos étables , où elle trouve avec l'esclavage les commodités de la vie qui en font le prix. Est-ce à dire que son sort soit préférable à celui du sauvage mouflon ? Sans doute les lumières rendent tout le reste insipide ; & c'est , aurait dit Rousseau , un mal de plus qu'elles font ; *solent post cetera tollere mentem* ; elles me l'ont fait à moi-même , & ne pouvant m'en guérir , je me venge à médire d'elles. Je le fais , que l'ignorance n'est plus bonne pour nous : qu'en conclure ? Que notre maladie est incurable. Restons donc à Paris. . .

Que George vive ici , puisque George y fait vivre !

Mais pourtant heureux qui fait vivre ailleurs !

Que pensez-vous maintenant de l'*Andrographe* ?

Lecteur ! tout bizarre qu'il est , ne l'aimez-vous pas

mieux que beaucoup de livres qui ne le font point ?
N'y a-t-il pas plus à *mordre pour soulager la faim* ?

Au reste , je préviens que je crois l'avoir parfaitement dépouillé , & en avoir si bien fait passer dans cet extrait tout le suc & la substance , que qui voudrait le lire n'y trouverait rien de plus que ce que j'en ai dit. *Jacet ex sanguine cadaver* . . . Me voilà donc pour le coup bien content de moi : je souhaite que le lecteur le soit autant.

A la suite de l'*Andrographe* vient une longue note qui lui sert de seconde partie , & dont je n'ai point été content. Il y est question des coutumes , des usages & des loix de tous les peuples du monde : rien que cela. Ce qui a rapport à la réforme projetée s'y trouve pêle-mêle avec ce qui n'y a nul rapport : c'est un pot-pourri , où l'auteur n'a mis du sien que quelques réflexions très-légères.

On comprend pourquoi l'auteur y rapporte le trait suivant. . . « Un Negre mange seul au milieu de sa famille ; il se fait servir avec une sorte de respect ; quand il a cessé de manger , il se fait apporter sa pipe ; & en se retournant , il dit d'un ton grave : *allez manger , vous autres !* . . . » Un si bel apophtegme ne devait pas échapper aux recherches de M. Rétif.

Mais à quoi bon nous apprendre l'étendue & les bornes des provinces , nous décrire au long tous les divers habillemens des différens peuples , & venir nous fatiguer du récit ennuyeux de toutes leurs cérémonies

religieuses , nuptiales ou funebres ? Qui irait chercher là , par exemple , l'espece de congé que les Canadiens prennent de leurs morts ? ... Rapportons - le encore ; car il est frappant.

On habille le mort ; on le pare ; on l'affied. Puis on harangue l'assemblée. Cela fait , l'orateur s'adresse au mort , & lui dit : « Te voilà assis avec nous , tu as la même figure que nous ; il ne te manque ni bras ni tête , ni jambes. Cependant tu cesses d'être , & tu commences à t'évaporer , comme la fumée de cette pipe. Qui est-ce qui nous parlait il y a deux jours ? Ce n'est pas toi ; car tu nous parlerais encore. Il faut donc que ce soit ton ame , qui est à présent dans le grand pays des ames. Ton corps , que nous voyons ici , sera dans six mois ce qu'il était il y a deux cents ans. Tu ne sens rien , & tu ne vois rien , parce que tu n'es rien. Cependant , à cause de l'amitié que nous portions à ton corps lorsque l'esprit l'animait , nous lui donnons des marques de vénération, . . » Que vous semble de la simple & mâle éloquence de ce Bossuet sauvage ?

C.



THÉÂTRES.

COMÉDIE FRANÇAISE.

Lettre aux Auteurs du Journal de Neuchatel.

PERMETTEZ - MOI de vous raconter une scène dont je viens d'être témoin , & qui pourra produire dans l'esprit de vos lecteurs , amateurs des théâtres , une grande quantité de réflexions d'autant plus utiles qu'elles feront la suite & en quelque sorte la conséquence de ce qu'a si souvent & si infructueusement répété sur ce sujet votre collaborateur dramatique , dont on connaît les lumières & la courageuse impartialité.

Hier , le sieur de la Rive fit dire à son double , le sieur Grammont , de jouer à sa place le rôle d'Orsmane. C'est une des premières loix que se sont faites MM. les comédiens français , de respecter l'ancienneté , & de lui obéir en aveugles. M. Grammont a donc suivi l'usage reçu , & c'est bien à présent qu'il peut dire , comme Séide dans *Mahomet* : *Mais quelle obéissance , ô ciel , & qu'il en coûte !* Car au moment de son entrée les huées les plus vives l'ont accueilli , & elles ont tellement redoublé vers le

milieu de la déclaration, qu'il lui a été impossible de continuer : malgré toute la fermeté dont il avoit paru vouloir s'armer, il a été forcé de donner la main à la demoiselle Thenard qui remplissoit le rôle de Zaïre, & de se retirer avec elle.

Nous croyons devoir des éloges à cette actrice, de l'intérêt qu'elle a pris à la disgrâce de son camarade : il s'est évidemment montré sur son visage ; & puisque la sensibilité est la première qualité d'une tragédienne, nous sommes enchantés de voir qu'elle en ait une qui lui soit propre ; nous l'exhortons à la répandre dans ses rôles, cela vaudra mieux que d'en adopter une factice, & de s'assujettir, comme elle le fait, à un mauvais goût d'imitation qui est toujours répréhensible, quelle que soit l'excellence du modèle que l'on s'est proposé.

Pardonnez - nous cette digression en faveur de la leçon qu'elle renferme ; plusieurs exemples, tous récents, en démontrent l'utilité.

La scène s'étant trouvée vuide d'acteurs, les murmures ont continué ; l'on a demandé M. de la Rive, & cette demande a volé de bouche en bouche, elle s'est répétée par acclamation. Le sieur Florence, premier sémainier, a représenté au parterre, que ne pouvant pas trouver le sieur de la Rive, il devoit permettre à son double de le remplacer ou nommer une autre pièce que *Zaïre*. On a demandé le *Roi de Cocagne* ou *Pourceaugnac*. Le sieur Florence a

démontré l'impossibilité de monter une de ces deux pièces. Quelques voix ont alors demandé le sieur Grammont , qui dans l'instant a reparu avec les autres interlocuteurs , & Nerestan représenté par le sieur Garnier ; la présence de ce jeune débutant, les talens qu'il annonce , sa tournure agréable , ont excité les plus vifs applaudissemens. Il y avoit lieu de tout espérer d'une si heureuse diversion : il a voulu parler ; mais des huées plus fortes qu'auparavant & constamment adressées au sieur Grammont , ont dénoté un parti formé de ne point le laisser jouer ce jour-là. Il s'est encore retiré.

Alors le sieur Florence est venu proposer le sieur Dorival pour le rôle d'Orosmane. Ce *mezzo termine* a été accepté avec transport. C'est ici le lieu de s'étonner & de féliciter cet acteur sur un effort de mémoire dont il n'y a peut-être pas d'exemple , puisque sans aucune préparation , il a rempli un rôle des plus longs , des plus difficiles ; un rôle absolument étranger à l'emploi qu'il exerce ; rôle qu'il peut avoir joué en province , mais qu'il avait eu le tems d'oublier depuis qu'il est à Paris. Si nous avons été surpris de sa mémoire , nous ne l'avons pas été de ses talens , dont nous sommes depuis long - tems les admirateurs. Nous nous sommes encore confirmés dans la persuasion où nous étions que si ses moyens répondaient à son intelligence , il n'y aurait point de rôles au - dessus de lui.

Nous sommes affligés de ne pouvoir dispenser les mêmes éloges au sieur Marfi , qui a très-mal lu le petit rôle de Châtillon , à la place de M. Dorival. L'on se rappelle qu'il a déjà été une fois dans le même cas ; & l'on pourra se flatter qu'à force de lire , sa mémoire lui rendra peut-être & au public le léger service de le retenir : ce qui serait d'autant mieux , que ce rôle appartenant toujours à un confident , il est absolument obligé de le savoir.

Quoi qu'il en soit , le spectacle s'est achevé sans tumulte , & le sieur Dorival a été comblé d'applaudissemens mérités.

Cet événement s'est répandu ; chacun en raisonne à sa manière ; presque tout le monde désapprouve la tumultueuse indécence du parterre des Thuilleries. Les amateurs attendent impatiemment la fin de son règne. Je pense comme eux ; mais je pense aussi que si l'on consultait davantage le public sur une matière qui intéresse ses plaisirs , que si l'intrigue était moins puissante , que si l'on ne se permettait pas autant d'adoption contre son gré , tout irait mieux pour le bien de la chose. Je crois que le public , seul maître des grands acteurs , devrait être un peu plus libre de présider à leur éducation. C'est de ces murmures sourds , de ces explosions souterraines , longtemps concentrées par une indiscrete autorité , que sortent au bout d'un certain tems ces volcans impétueux qu'elle-même se voit contrainte à respecter.

On m'objectera que le public est injuste, que dans ses débuts il a comparé Grammont , Roselli , au célèbre le Kain , à notre Roscius français. Mais , où est le juge assez inepte pour établir en fait l'effervescence d'un moment ? D'ailleurs , ne fait - on pas très - bien que quelques rôles de débuts sont incapables d'établir une réputation ?

Il existe à la comédie une loi très - sage , c'est d'admettre les candidats à une ou plusieurs années d'épreuve jusqu'au terme de leur réception. C'est durant ce laps de tems que l'éducation du public doit agir avec plus de force , parce que c'est le tems où elle est la plus utile.

Ne le contrariez point , respectez ses jugemens ; que ce soit lui & non pas les gentilshommes de la chambre qui décident : c'est alors , qu'intéressés à lui plaire , les comédiens s'y emploieront avec efforts ; & j'ose d'avance leur annoncer que les succès égaleront leur attente.

Si cela eût été ainsi , le sieur Grammont , dont l'oreille s'est montrée sourde à de légers avertissemens , aurait sans doute été sensible à de plus forts ; il aurait profité des germes d'un talent que je suis loin de méconnaître ; il ne les aurait pas détruits par une présomption ridicule , & il eût sans doute été aussi cher au public qu'il en est à présent détesté.

J'ai l'honneur d'être , &c.

R. D. N. P.



PIECES FUGITIVES.

Extrait traduit des Journaux allemands. (a)

Sous les lugubres feux de ce noir édifice,
Qui git devant mes yeux ?
C'est un héros, un saint... c'est une impératrice
Qu'appellent ses aïeux.

Femme, jadis ce peuple allant aux funérailles
De tes nobles aïeux,
Exhalait des soupirs sortant de ses entrailles,
Et s'effuyait les yeux.

Je vois aussi ta bière, ô femme, environnée
D'une foule de gens :
Sais-tu par quel motif elle fut amenée ?
Hélas ! par passe - tems.

Pour tes aïeux ce fut une douleur commune,
Et des larmes du cœur :
Pour toi peut-être encore il en tombe quelqu'une
Qu'étale un œil trompeur.

(a) On m'a envoyé ce morceau : je l'insère sans y ajouter la moindre note critique. Je crois que mes lecteurs me sauront gré d'en avoir fait usage : car il est d'un genre très-original, comme on va voir.

Jadis ce peuple , encor d'une ame simple & forte ,
 N'avait rien d'affecté :
 Mais qu'il s'afflige ou non aujourd'hui , que t'importe ?
 Il pleure à volonté.

La nature donnait à ce peuple rustique
 Les pleurs qu'il laissait *choir* :
 Aujourd'hui , digne femme , il fait d'un air tragique
 Arborer le mouchoir.

Grossier , il s'affligeait , il faisait pénitence ,
 Jeûnait en bon chrétien :
 Affranchi par tes soins du joug de l'ignorance ,
 Il ne s'émeut de rien.

Ton peuple était enfant , & d'une main hardie
 Tu hâtes ses progrès :
 Mais l'enfant plein d'amour faute au cou de sa mie ;
 Grand , il est froid auprès.

Avec le gros bon sens d'un esprit ordinaire ,
 Le cœur est plus rempli :
 Qu'a donc gagné ton peuple , en étendant sa sphere ?
 Son cœur s'est rétréci.

Ses sens aux mouvemens de la sainte nature
 Sont devenus calleux ,
 Et la volupté seule ébranle la texture
 De son genre nerveux.

Il court à l'appareil d'une lugubre scène
 Comme il irait au bal ;
 Les échafauds sanglans sont pour son ame vaine
 Un jeu de carnaval.

Ses mains paient la mort d'un héros dramatique
 Par un bruit éclatant :
 O reine, s'il eût vu ta fin plus qu'héroïque,
 Il en eût fait autant.

Mais pardonne à ton peuple, en ton froid habitacle,
 S'il montre un cœur de fer :
 Si dans ce triste jour tu lui fers de spectacle,
 Il le paie bien cher.

Le naturel perdu pour avoir la finesse,
 Le bon sens pour l'esprit,
 Quel marche ! S'il acquit de la délicatesse,
 Son cœur en fut le prix.

Mais non, son cœur perdu de ta sage confiance
 N'a pas été l'effet ;
 C'est un vent étranger, de maligne influence,
 Qui le lui souffla net.



Contre l'Homere traduit en français.

IL me semble que les contes modernes de fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier ; que ces divinités de l'Illiade qui glissent au lieu de marcher, qui montent & descendent sur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une manière invisible sur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui

font couler leur sang vermeil & divin , ne sont pas de meilleure condition que ces êtres puissans qui , la baguette en main , se promènent dans l'immensité des airs encore plus prestement que tous les célestes habitans de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination , la gloire assurément doit demeurer aux *Contes de fées*. Homere fait marcher des trépieds d'or au conseil des dieux , fait parler des chevaux , &c. . . Bagatelles ! On a mieux imaginé que tout cela. Qui a pu lire le *Serpentin vert* sans admirer son adresse & son éloquence comparable à celle d'Ulysse ? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie pour commenter emphatiquement les beautés de ce conte ; il pourrait figurer à côté d'Homere , & cette assertion n'aurait plus alors l'air d'un paradoxe ; car on est convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu son passeport.

On parle de la morale de l'Iliade : mais il faut avoir les yeux pénétrans d'Horace pour la bien voir ; car son Jupiter , sa Junon , sa Vénus , son Mercure , ainsi que les autres dieux toujours en discorde , sont le plus souvent injustes , malfaisans , licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont sans contredit plus de dignité dans leur courroux , de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blasphêmes feront dresser les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'antiquité. Curieux

de rassembler , de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette superbe Iliade , si prônée , nous avons eu le malheur de trouver ce poëme sans plan , sans ensemble , sans liaison , dénué d'unité & d'intérêt , plein de descriptions verbeuses , absolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats ; & ces dieux qui toujours péroront dans la même forme , & tous ces héros s'envoyant de longs discours avant d'en venir aux coups , & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit , & l'anatomie minutieuse des différens genres de blessures ; tout ce déluge fastidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la prise de Troye , dont il est toujours question ; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la spéculation , à moins qu'il ne s'agisse de prouver que la discorde des rois entraîne des suites fâcheuses : vérité que les peuples sentent sans le secours des poètes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue , mieux faits , plus intéressans , plus remplis de mœurs , de vérité & de détails vrais & touchans , ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est la faute sans doute des traducteurs. Dans la langue grecque , l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable , étonnant , divin ; nous n'en doutons pas. Il est sublime anciennement parlant : eh bien , que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se

naturalisent grecs ; pour nous , il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin , & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces tems éloignés. Sous ce point de vue , on lit une relation étrangère qui attache & qui a son prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvrirait (s'il avait pu être conservé) serait une chose très-curieuse ; mais au fond il pourrait pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture , il nous est venu plusieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous persuaderons jamais que la même main ait composé l'Iliade en entier. Cela nous paraît même impossible , & par l'exécution du poëme , & par l'historique du tems. On aura probablement rassemblé des *rapsodies* , faites dans des tems divers. Un *rapsode* plus heureux ou plus habile , semblable à un de nos jongleurs , aura gratifié Homere de chants composés par plusieurs ; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à son gré. Le lieu de la naissance d'Homere est incertain ; le siècle où il vécut l'est aussi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après sa mort qu'on recueillit ses poésies. On n'en avait que des lambeaux. Licurgue , dit Plutarque , les rassembla le premier en Asie. Qui fait ce qui s'est passé dans ce laps de tems , tems à demi barbares ! On dit qu'Homere allait chantant ses vers à peu près comme

faisaient

faisaient nos *bardes*. Quelle apparence qu'il eût composé un poëme aussi étendu , pour n'en réciter dans ses courses que des lambeaux ? Chantait-il l'*Iliade* d'une haleine , ou traînait-il après lui une foule de chantres subalternes pour la détailler aux passans ? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme , & qu'il n'a pu être composé dans le même-tems. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences , & pour ainsi dire le résultat des connaissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers, les actions sanguinaires & brutales des héros de l'*Iliade*, leur table , leur marmite & leur cuisine , leur âpreté indigente pour le moindre gain , tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociétés. Nous croyons y voir , tantôt le ton d'un poëte inculte & sauvage , tantôt l'accent d'un poëte versé dans les arts même les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or , les vases magnifiques , les tapis de pourpre font contraste avec des princesses qui font la lessive & des héros qui font tourner la broche. Il nous peint le vieux Nestor comme le modèle des sages & le plus respectable des héros ; & ce sage n'a d'autres ressources dans son éloquence si vantée , que de dire à ses soldats : *mes amis , je pense bien qu'aucun de vous ne voudrait retourner dans sa patrie sans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux

Février 1782.

F

est dans la bouche d'un vieillard inspiré par Minerve , la plus chaste des déesses. Cet Achille , dont le courroux majestueux punit tous les héros Grecs en laissant reposer son bras , après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri sur ce pere malheureux en songeant qu'il a aussi un pere âgé , vend pour ainsi dire à ce vieillard qui baisait ses mains homicides , le corps de son fils Hector , en acceptant lâchement les présens qui lui sont apportés. Ce fils de Thétis , ce demi-dieu , dont la noble valeur a dédaigné de répandre un sang vulgaire , égorge froidement douze Troyens sur la tombe de Patrocle , & l'on n'ose approfondir le principe de sa douleur & de son amitié. Il ne sert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon , aussi féroce , tue Adrafte de sa propre main , qui s'était rendu à Ménélas ; & celui-ci ayant voulu l'épargner , essuie les reproches de ce chef superbe , que l'on représente comme le modèle de l'héroïsme. Des choses aussi disparates n'ont pu sortir de la même tête.

Et comment concilier ensuite tel moment où Homère adore de bonne-foi ses dieux , & tel autre où il les raille ? Croyait-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouse & céleste colere , au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses sourcils , tandis qu'il se moque de Vulcain le boiteux ? Ce dieu malacoutreux a reçu de son pere brutal & inhumain un si terrible coup de pied dans la hanche , qu'il en est demeuré

estropié pour le reste de ses jours éternels. Ainsi Homère tour-à-tour adore & méprise ses dieux ; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme , dont il était le maître par son art , il suit les plus hautes extravagances du paganisme , s'il n'en est pas toutefois le principal instituteur.

N'avait-il reçu cette dose de génie & le rare talent des vers , que pour consacrer le ridicule des opinions vulgaires ? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur ? A-t-il créé cette mythologie burlesque , ou était-il lui-même dans l'illusion ? Son ton en général nous paraît grave & sérieux ; & dans cet amas de folies , l'on s'étonne de la manière dont il ravale l'idée sublime de la divinité , dans un tems où Orphée a tracé cette hymne admirable , dont nous admirons encore les fragmens. Aussi Platon dit-il formellement qu'Homère était dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi ! ce prétendu génie , devant lequel tous les siècles se sont prosternés , fut dans l'impuissance de s'élever à quelque chose de plus noble , de plus parfait que les fictions reçues. Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étaient en vogue. Le majestueux Jupiter bat sa femme & la caresse , & le tissu grossier des fables les plus impertinentes n'étale dans le superbe Olympe que des passions viles & désordonnées. Homère a abusé probablement de la mythologie païenne ; & quand il l'aurait suivie à la lettre , il

serait encore coupable ; parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations , doit dissiper les ténèbres trop épaisses , & dresser son poème sur un plan philosophique , ordinairement adopté du reste du genre humain. Il fuit le flambeau lumineux qui fait disparaître les mensonges , dès qu'il est offert par les mains du génie ; mais le chantre ou le fabricant de ces extravagans mensonges n'a pu seul les imaginer & attribuer à ses dieux tant de contradictions manifestes. Il a fallu plusieurs têtes humaines pour le complément de tant de sottises , pour achever l'édifice de ce système confus , dans lequel il est impossible de ne pas découvrir les traces & le mélange de plusieurs cultes.

On s'accorde assez généralement à reconnaître plusieurs chantres de la guerre de Troye , entreprise pour l'enlèvement d'une femme , & les femmes néanmoins dans ce tems-là étaient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public ; témoin Iphigénie immolée , quoique fille du général. Comme on ne tenait pas registre de tous les chantres , & que le Journal des Savans n'existait pas alors , le nom d'un seul chantre ou poète aura englouti les autres , à peu près comme le nom d'Hercule prévalut , lorsqu'on lui attribua les travaux des grands hommes ses devanciers & ses contemporains. Ce poème ayant passé par l'épreuve de plusieurs siècles , aura reçu des modifications qui nous paroissent palpables , & qui attestent visiblement plusieurs mains. Tantôt il est vif , rapide ,

comme dans le quatrième livre ; tantôt long , diffus ; traînant. Ici le même refrain se fait sentir ; là , c'est une autre chute uniforme. Il y a des vers répétés qui attestent les jointures du rédacteur.

L'enlèvement d'Hélène prouve d'ailleurs quels étaient ces rois de la guerre de Troie , ainsi que l'espece de la garde du roi des Molosses. Le bon Priam n'était , selon toute apparence , qu'une espece de baron ; & depuis , l'imagination en a fait un roi opulent & superbe. Mais ce qui est très-important à remarquer , c'est que les mœurs du poëme contredisent à chaque vers le génie descripteur du poëte , & que les arts sont perpétuellement opposés aux usages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille , d'un travail exquis , où le système astronomique se trouvoit si merveilleusement gravé , ait été en butte à l'atteinte des fleches ? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchâsser les découvertes récentes ? & qui n'est tenté de regarder ce morceau comme une interpolation ? Nous croyons y appercevoir distinctement ce qu'on voit encore parmi nous , un poëte venu après les autres , qui prenant le premier venu pour son héros (Thésée par exemple ,) le couvrira d'or & d'argent (comme a fait notre Racine , tailleur à la française de tous les rois anciens ,) tandis que Thésée n'était au fond qu'un pauvre chevalier errant , lequel n'avait reçu de son pere qu'une épée & une paire de souliers cachés sous une grosse

pierre qu'il devait préalablement soulever , avant d'avoir ce précieux héritage , & qui se servit de cette épée , en guise de couteau , pour découper les viandes , c'est-à-dire , un gros bœuf proprement mis en quatre , premier & dernier service.

Ainsi , tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade , & qui attestent une espece de traduction , font voir un mélange d'images postérieures , unies à des images antiques. Le fond n'est pas déguisé. On y reconnaît l'empreinte du caractère & des coutumes sous les couches pour ainsi dire étrangères , qui n'ont pu anéantir les vestiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été composé en totalité ou en partie dans les tems obscurs & grossiers , où vivait Thésée : depuis , il aura été remanié ou plutôt refait dans les tems de la Grece éclairée. Cela est plausible. Thésée & Gédéon étaient presque contemporains. Tout était divisé alors en petites peuplades , en petits rois , en petits états. Tout nous peint l'homme à cette époque , presque dans l'état de nature ; & rien ne nous montre cette splendeur du royaume de Priam , cette majesté d'Agamemnon roi des rois , ces flottes superbes , ces richesses accumulées , ces palais de marbre , ces arts enfin qui n'existoient pas , &c. Echine cite des vers grecs d'Homere , comme tirés de l'Iliade , & ces vers ne se trouvent plus dans le texte que nous possédons ; preuve certaine que le texte a été changé , mutilé , altéré , corrigé. Ajoutez la diver-

fité des dialectes reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

Le Xante, dans Homere, est un fleuve rapide qui entraîne dans ses eaux majestueuses & les casques & les cuirasses & les armures des héros. Faites le voyage, vous trouverez un petit ruisseau desséché, que vous enjamberez comme fit César en le cherchant, ainsi que l'a si bien exprimé un poète moderne :

Et sans l'apercevoir, il a passé le Xante.

Les palais de Priam étaient sans doute à l'unisson de ce fleuve si vanté, & la description de ces arts somptueux est visiblement empruntée, ou d'un peuple voisin, qui est demeuré inconnu pour nous, ou des tems postérieurs, ce qui est plus vraisemblable encore.

Il y a sans doute quelques images grandes, fortes & majestueuses dans ce poème ; mais les dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipsent sous la présence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs, semblables aux machines de nos opéra. Les héros ne font plus que des automates guerriers, qui n'ont ni bras, ni volontés. Hector fuit à pied devant Achille, au moins pendant trois lieues, pressé qu'il est par l'ascendant d'une divinité ennemie ; il se retourne comme une marionnette, lorsque par la protection d'une autre déesse il se voit deux contre un. La colere d'Achille est une colere oisive, impuissante, déraisonnable ; il boude neuf ans dans sa tente : voilà ses armes. Neuf

F iv

ans d'oisiveté à cause de l'enlèvement de Briseïs ; c'est bien employer son tems , pour un héros issu d'une déesse ! Sa vengeance muette n'entreprend rien , & c'est encore plus son opiniâtreté que sa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats , & puis encore des combats ; des assemblées de dieux qui ne terminent rien , & puis encore des assemblées. Une supputation de toutes les plaies , une longue liste des morts & des blessés , une fidelle nomenclature de généalogies , une indifférence caractérisée pour l'effusion du sang humain , & des divinités animant & contemplant le carnage , voilà ce qui domine ; le pardon généreux , l'humanité , la bienfaisance désintéressée y sont des qualités entièrement méconnues. On voit des bras souples , nerveux , robustes , soulevant des quartiers de rochers , & des ames étroites , dures , sanguinaires , qui ne savent réprimer ni la vengeance , ni l'orgueil , ni l'avidité ; se disputant un misérable butin , comme le faisaient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé , a percé le bouclier & la cuirasse , un autre arc se détend , siffle à son tour , & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot , & de l'émousser ou de l'aiguïser d'une main céleste , selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images ; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes

du nord a le plus grand rapport avec le fond de cette poésie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvemens d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie-géant ; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattans , nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des hommes. Les combats sont du ressort des héros ; mais c'est le poète qui en fait des harangueurs impitoyables , & qui fait descendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poésies Erses on ne voit aussi que des dieux qui peuplent les arbres , les rochers & le désert des rivages. Toutes les comparaisons sont tirées du pin fourcilleux , de la couleur verdâtre des mers , des nuages qui flottent , &c. Mais il n'y a pas dans tout Homere une seule harangue aussi sublime que celle de ce Logan , chef d'une horde sauvage de l'Amérique.

Nos maîtres peut-être en éloquence , sans goût , sans dictionnaire & sans académie , sont encore cachés dans les forêts du nouveau monde. Résumons. Cet amas de fables qui convenaient aux Grecs , cette mythologie impénétrable , dont ils sentaient apparemment toutes les fineses , n'est point faite pour produire parmi nous le même enthousiasme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans , ou dupes de leurs propres prestiges , ou qui ont voulu relever le frêle mérite d'entendre une langue morte

& presque inutile , ou qui voulant toujours admirer , n'ont jamais su comparer entr'eux les écrivains. Que le Tasse est bien plus égal , plus touchant & plus varié , & avec quel art il fait graduer l'intérêt , mêler ses couleurs & unir le merveilleux de son tems aux vérités augustes de sa religion !

On nous dira : mais voyez la foule des admirateurs ; mais qui ne fait qu'à raison de son antiquité , un tel livre obtient plus ou moins de faveur ! Les commentateurs & les traducteurs surviennent , s'affimilent à l'auteur original , & par un sentiment d'orgueil , dont les exemples sont si risibles & si nombreux , croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illustre Moliere devant son commentateur : vous verrez celui-ci baisser les yeux & rougir de modestie. La superstition littéraire , assez semblable à une autre , admire sans choix & sans mesure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer ; elle est plus commune aujourd'hui que l'on ne pense.

On a vu les excès de Mad. Dacier dans le dernier siècle , & sa pédantesque fureur contre le bon sens philosophique de ses adversaires. Elle pleurait encore il y a cent ans la mort de Pindare ; & elle n'entendait ni Pindare ni Homere : témoin sa prolixe traduction , où tout feu poétique est éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus* , médecin & précepteur du jeune *Gordien* , tellement enthousiaste d'Homere , qu'il

donnait publiquement , pour la guérison de la fièvre quarte , l'application sur la tête , du *quatrième livre* de l'Iliade , attendu la chaleur de l'action qui regne dans ce livre , & qui était capable , disoit-il , de guérir en fondant les humeurs. On rira de Serenus ; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homère l'assemblage du politique , du naturaliste , du moraliste , à peu près comme d'autres enthousiastes ont voulu trouver la trinité dans Platon ? L'histoire des préjugés littéraires ne serait ni moins amusante , ni moins étendue , ni moins curieuse que celle des erreurs politiques ; & la liste des admirateurs sur parole est immense , car elle est tout aussi nombreuse que celle des fots.

Quant à l'Odyssée , où l'on voit une nature plus douce , des peintures naïves , une conduite plus simple , & ménagée avec plus d'intérêt , jamais le touchant auteur de ce poème n'a été l'auteur de la bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassemblait un jour Ossian & Gessner , & qu'on vînt nous dire alors que ce fut le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout , qui appartiennent à tous les tems barbares , soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées , ou de nouvelles créations émancipées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siècles , pour circuler jusques chez les nations policées ; parce que le

génie poétique s'amuse quelquefois en riant , à les décorer , soit pour plaire au peuple , soit par la nécessité de suivre les rites anciens & consacrés. Telle fable prospère , telle autre s'anéantit à peu près comme tel beau sujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous ; tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques siècles sous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallèle Poliphème & la Barbe - bleue , Circé & Mélusine , Ajax & Pierre de Provence , &c. Mais nous gardons pour nous cette grave dissertation. Il y aurait de l'irreligion à ne point se prosterner devant un poème admiré depuis trois mille ans , que cent soixante personnes environ dans l'Europe savent lire dans sa langue , & que tant de professeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré sublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conscience de ceux qui nous liront , & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homère en original ; s'ils l'ont lu tout entier , s'ils l'ont lu sans ennui , s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaisir : & ceux qui feront de bonne-foi , avoueront , à ce que nous imaginons , qu'Homère n'a que quelques morceaux isolés ; que ses sommeils sont longs & fréquens , & que malgré ses quinze cents commentateurs & traducteurs , il est monotone , verbeux & descripteur jusqu'à la satiété.

Quand nous faisons cette interrogation à la con-

science intime de nos lecteurs , c'est que beaucoup de gens ressemblent à ce gentilhomme Napolitain qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioste était le premier poète du monde , & qui convint en mourant d'un coup d'épée , ne l'avoir jamais lu.

Dans trente siècles peut-être , après la destruction de nos arts , de nos livres & du Journal de Bouillon , tel roman de nos jours , peu lu , ou dédaigné , échappant à la ruine universelle , obtiendra les honneurs de la sublimité ; & le peuple des commentateurs , bouche béante , y trouvera toutes les beautés possibles : le premier savant appliquera l'ouvrage au nom qui aura furnagé , & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le nécrologe moderne. Qui fait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le commentateur & l'auteur , & si l'on n'attribuera pas , par exemple , à M. Bret les comédies de Molière ? car enfin son nom se trouve lié à jamais aux œuvres de l'auteur du *Misanthrope*. Le quiproquo pourrait fort bien arriver. Dans telle académie future , située dans quelque coin de l'Amérique septentrionale , quelque académicien érudit , s'il en fut , affirmera peut-être en langue qu'assurément nous ne devinons point , que M. Bret a fait dans le dix-huitième siècle , le *Tartuffe* & la gazette de France.

En attendant , admire qui voudra , ou qui pourra , les personnages de l'Iliade. Comme les traductions

nous ont fait bâiller , & qu'on ne dispute point contre l'ennui , nous sommes autorisés à prononcer pour nous , que nous ne sentons rien d'agréable quand nous lisons Homere traduit. Le sentiment de chaque homme est à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous sentons d'autres ouvrages , comme les juges par excellence du beau & du parfait sentent l'Iliade. Nous ne sommes pas juges des plaisirs d'autrui ; mais notre Homere à nous sera Richardson ; notre Théocrite, Gessner ; notre Théophraste, Fielding ; & nous gémirons de voir des académies puériles , des admirateurs parasites , des commentateurs énergumènes proclamer aveuglément cette langue grecque , qui possède un si petit nombre d'ouvrages , encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuissante & stérile curiosité nous oublions les images , les tableaux , les idées vraiment utiles & grandes , les livres moraux & politiques qui nous environnent , & qui , faits pour nous parler éloquemment , nous trouvent presque insensibles à mesure qu'il nous importerait davantage de les approfondir & de les reconnaître.

Qu'il vienne du moins un traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere anglais , de Pope , de l'aveu de bien des gens , est supérieur à l'Homere grec ; parce que Pope a fait , pour ainsi dire , un poème neuf , par les tournures originales qu'il a données aux détails , en corrigeant leur excessive longueur , & par

une multitude d'allusions fines & délicates qu'il a su créer ; grace à l'énergie , la liberté & la souplesse audacieuse de sa langue.

Roman pour roman , j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Illiade , qui me paraît fastidieux. Il peut être admirable dans sa langue , d'accord ; mais en français , soit en prose , soit en vers , il m'a fort ennuyé.

Tout poème épique doit commencer , comme on le fait , par ces mots , *je chante*. Un conte ressemble fort à un poème épique ; or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire :

Il était une fois un roi & une reine ; le roi s'appellait Pétaut , c'était un fort bon homme , un peu brusque , d'un esprit simple , & le meilleur roi qu'il y eût au monde. Ici faisons un peu le commentateur homérique. Que ce début est simple , énergique , précis , lumineux ! Voilà un caractère dessiné dans les premières lignes. Le vieux chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. *Inspirez-moi , déesse ! & vous , muse immortelle , chantez la colère d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros , & qui livra leurs membres déchirés à la faim des aïdes vautours.* Il y a plus de simplicité dans le début du conte , il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homère se dit-il inspiré par une muse ? Qu'est-ce qu'une muse ? N'est-il pas constant que c'était lui-même qui travaillait ses vers ? Pourquoi

paraître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ?
Comment cette muse est-elle immortelle ? Pourquoi
chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen de la
divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un
de nos lecteurs, fatigué d'entendre parler incessam-
ment de cet ancien poëte, & de ne pouvoir ni le
lire, ni le juger.

Par un habitant de Neuchatel.

T A B L E.

<i>Shakespeare, tom. IX, X & XI. Second extrait.</i>	Page 3
<i>Elémens de la police générale d'un état. Second extrait.</i>	29
<i>Idées singulieres, Tom. IV. L'Andrographe ou l'Anthropo- graphe.</i>	49

T H É A T R E S. 70

P I E C E S F U G I T I V E S.

<i>Extrait traduit des journaux allemands.</i>	75
<i>Contre l'Homere traduit en français.</i>	77

NOUVELLES

POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE. Selon les lettres d'Égypte, Melek-Mehemet pacha a rétabli la tranquillité dans cette province, en rapprochant les quatorze beys qui partagent entr'eux la régence de ce pays, trop longtemps agité de troubles par leurs divisions. Maintenant le pacha s'occupe à profiter de ce moment de calme pour exécuter les ordres du grand-seigneur, & peut-être parviendra-t-il à perpétuer la tranquillité dont on jouit actuellement dans cette partie de l'empire Ottoman.

Les troubles d'Alep continuent toujours, les émeutes y sont fréquentes; elles sont les suites de la disette des vivres, & de la ruine des villages voisins que pillent fréquemment des bandes de voleurs.

La grande affaire de l'établissement d'un consul-général Russe, entamée il y a près d'un an par M. de Stachieff, vient d'être terminée par M. de Bukakow. Ce dernier n'a point trouvé auprès du Reis-Effendi actuel les obstacles que son prédécesseur avait opposés à M. de Stachieff. Le diplôme impérial, par lequel M. de Laskaroff est reconnu consul-général de Russie dans les provinces de Moldavie, de Valachie & Bessarabie, lui a été remis. La résidence de celui-ci est fixée à Bucharest, d'où il pourra aller à

Février 1782,

G

Yaffi & dans tout autre endroit des trois provinces où sa présence pourra être jugée nécessaire , & y demeurer aussi long-tems que la nature de ses occupations l'exigeront. Le consul Russe va se rendre en conséquence à sa destination.

Il ne reste plus au ministre qu'à convenir des conditions d'un traité de commerce ; ce qui est d'autant plus essentiel que le passage de la mer Noire à l'Archipel est très-fréquenté. Le libre transit des bâtimens souffre des difficultés ; la Porte voudrait en exclure ceux qui sont chargés de grains. Il pourrait en effet être funeste à la tranquillité de cette capitale de laisser dans des tems de disette passer des navires chargés de subsistances , sans oser les arrêter pour en acheter de quoi satisfaire au besoin des habitans.

R U S S I E.

Petersbourg. La marine de cet empire doit être augmentée de vingt vaisseaux de ligne , tous à trois ponts. On en construit douze sur les chantiers de Cherson dans la mer Noire , & huit sur ceux de la Baltique. Cette augmentation portera les forces maritimes de cet empire à cinquante-quatre vaisseaux , sans les frégates , galeres , bombardes & autres bâtimens de moindre force.

On parle aussi d'un traité de commerce entre cette cour & celle de Vienne , pour favoriser le commerce & la navigation des sujets respectifs sur la mer Noire , le Danube , l'Archipel & le golfe de Venise.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'ordonnance de S. M. I. pour établir la tolérance civile & religieuse dans le royaume de Hongrie & les pays qui y ont été incorporés , a été publié le 21 du mois de décembre à Presbourg par le magistrat de la ville. Ce monarque s'occupe sans relâche dans son cabinet , & on s'attend à voir incessamment

Yamment paraître le résultat de son travail.

Le comte & la comtesse du nord prirent congé le 4 janvier de S. M. I., & quitterent avec leur suite cette capitale pour se rendre en Italie. Le 9 dudit mois la sérénissime famille de Wurtemberg partit aussi, après avoir pris congé de S. M. I. & de S. A. R. l'archiduc Maximilien.

Hambourg. Le 30 décembre, à onze heures du soir, la princesse de Prusse accoucha à Berlin d'un prince qui a été baptisé le 8 janvier, & a reçu les noms de Frédéric - Henri - Charles.

Les états de Wurtemberg ont accordé au duc régnant une somme de deux cents mille florins pour l'embellissement de sa résidence.

I T A L I E.

Livourne. S. A. R. madame la grande-duchesse de Toscane est heureusement accouchée d'un prince le 20 janvier à cinq heures du soir. Ce prince a été baptisé le lendemain, & a reçu les noms de Jean-Baptiste-Fabien - Sébastien.

On se flatte de voir incessamment à Florence le grand - duc & la grande - duchesse de Russie ; ils se rendront dans cette ville à leur retour de Naples.

E S P A G N E.

Cadix. L'escadre, consistant en quarante vaisseaux de ligne, douze frégates ou corvettes & des transports, sur lesquels quatre mille hommes sont embarqués, qui, depuis la fin de décembre, n'attendaient qu'un vent favorable pour mettre à la voile, est sortie le 3 janvier, & l'après-midi du même jour tout était dehors.

Les vaisseaux français *l'Illustre* & *le Saint-Michel* sont sortis en même tems. Ces vaisseaux, à ce que l'on croit, doivent se rendre à Ceylan, joindre MM. d'Orves & de Suffren, qui leur ont donné rendez-

vous. Quant au convoi espagnol , parti avec la flotte , & qui doit se séparer de l'armée pour se rendre en Amérique , D. Louis Cordova l'escortera jusqu'à une certaine hauteur , d'où il continuera sa route sous l'escorte de quatre vaisseaux de soixante & dix canons , un de cinquante , une hourque de quarante , & trois frégates. Ce convoi transporte en Amérique trois régimens de douze cents hommes effectifs & neuf cents hommes de recrues pour les régimens qui sont déjà en Amérique. Il est d'environ trente voiles. Sa destination est pour Porto - Ricco , où il trouvera MM. de Solano & de Galvez , l'un commandant la flotte & l'autre l'armée de terre.

La nuit de 19 au 20 décembre , deux navires , chacun du port de cinq cents tonneaux , favorisés par un vent d'ouest , entrèrent dans Gibraltar. Ils étaient sûrement chargés de vivres & de munitions de guerre , dont la place avait grand besoin. Le soin que les Anglais ont eu d'envoyer ainsi plusieurs bâtimens chargés , fait croire qu'ils ne chercheront pas à ravitailler la place comme ils l'ont fait les deux précédentes années. Leur escadre est trop pressée d'aller au secours de leurs possessions éloignées qui sont aussi menacées.

Le journal de Mahon annonçait que le fort la Reine était dans le plus triste état , & celui de Marlborough en partie ruiné ; en sorte qu'on espere que le siege du fort Saint - Philippe sera bientôt fini. Le général Murray , qui commande dans la place , a dû perdre beaucoup de monde dans la matinée du 6 janvier , parce que la garnison , curieuse de savoir ce que signifiaient les salves de mousqueterie dans le camp des ennemis qui célébraient la naissance du Dauphin , se trouva prise au dépourvu , & exposée au feu de toutes leurs batteries.

A N G L E T E R R E.

Londres. Le lord Cornwallis est enfin arrivé en cette capitale, accompagné du brigadier-général Arnold, le 21 janvier. Le premier peu après son arrivée eut une audience particulière du roi, qui ne peut, dans la circonstance présente, lui en accorder une publique. Arnold a été aussi présenté à S. M. & il en a reçu un accueil gracieux. On prétend qu'ils se plaignent l'un & l'autre très-grièvement du général Clinton; ils lui imputent le malheur de Cornwallis. On sait que celui-ci n'a point voulu voir ce général pendant son séjour à New-Yorck, & que même il s'est déclaré résolu de porter accusation contre lui. Arnold, d'un autre côté, est venu l'accuser de s'être refusé à l'offre qu'il lui a faite d'empêcher le général Washington de joindre l'armée de Virginie. On parle beaucoup de la prochaine retraite du général Clinton. On dit qu'il la sollicite vivement, & cela dans l'objet de se justifier. Sir Gui Carleton, dit-on, le remplacera.

Le sort des royalistes pris à Yorck-Town & à Glocester, & livrés au pouvoir civil, n'a pu qu'effrayer ceux qui se sont réfugiés à New-Yorck; la plupart regrettent le serment de fidélité, prêté au gouvernement qui a promis de les protéger, qui ne le fait pas & qui ne peut le faire. Plusieurs quitteront peut-être l'Amérique; d'autres chercheront à rentrer en grace auprès du congrès. Celui-ci a été contraint d'user de rigueur, pour venger la mort du colonel Hayne, lequel ayant été pris les armes à la main, après avoir prêté serment de fidélité au roi contre les troupes de S. M., a été condamné à mort à Charles-Town, & exécuté sans avoir auparavant subi un jugement légal. L'irrégularité de la sentence portée contre lui, a engagé le général Green à rendre la proclamation suivante: que les représailles commenceront

immédiatement, non envers les miliciens Torys, mais qu'elles tomberont sur la tête des officiers des troupes réglées britanniques.

On n'a aucune nouvelle de ce qui se passe aux isles; il faut attendre l'arrivée de l'amiral Rodney dans ces parages.

Le parlement offre des débats très-intéressans. Le 24 janvier, M. Fox prononça un discours de la plus grande énergie, pour prouver la nécessité de faire une enquête sur la conduite du lord Sandwich. On remarqua à cette occasion que le capitaine Jean Luttrell, frère de M. Temple Luttrell, qui dans ce dernier parlement fut le plus constant adversaire du lord Sandwich, fut le seul qui s'opposa à la motion de M. Fox. Les lords Mulgrave & North y donnerent les mains, & la motion passa. Mais la seconde que fit encore M. Fox pour la remise de plusieurs papiers nécessaires à cette enquête, on se borna à demander la substance de ces papiers; il en fut question dans la séance du 28 dudit mois.

Dans cette même séance du 21, le colonel Barré s'opposa à la motion de se former en comité de subside pour l'artillerie, qui forme un objet de seize cents mille liv. pour l'article des munitions. Le lord North insista sur la nécessité de voter pour ce service. Après bien des débats, le renvoi à un second comité fut rejeté à la pluralité de cent vingt-deux voix contre quatre-vingt-douze dans la séance du 4 février.

Il se prépare aussi des enquêtes importantes dans la chambre haute. Le duc de Richmond informa la chambre d'une lettre qu'il avait reçue d'un Américain royaliste, sous la protection des troupes britanniques, qui se plaint amèrement de la conduite du lord Rawdon & des autres officiers anglais, relativement au colonel américain Isaac Hayne. Il en annonça le con-

tenu , & déclara ensuite qu'il se proposait de faire une motion en regle le 4 février , tendante à ce que l'on mît sous les yeux de la chambre tous les papiers nécessaires pour lui procurer les informations dont elle pouvait avoir besoin , si les ministres , qui devaient être parfaitement instruits de toute cette affaire , ne lui en évitaient la peine. Le lord Stormond répondit , que comme il n'y avait point de question en regle , il attendrait le jour indiqué. Le duc de Chandos informa aussi la chambre qu'il se proposait de demander une enquête sur les causes de la reddition de Yorck-Town. Le lord Stormond dit que ladite enquête était juste. La chambre s'ajourna ensuite au 4 février.

F R A N C E.

Paris. Le 21 janvier a été pour cette capitale un jour bien mémorable ; le roi & la reine l'ont honorée de leur présence. La reine , après avoir été à Notre-Dame & à Sainte-Genevieve , s'est rendue à l'hôtel-de-ville , après avoir passé par les rues les plus larges & les plus commodes , pour faciliter à tous les habitants l'empressement qu'ils avaient de la voir. Le roi arriva à l'hôtel-de-ville en venant directement de la Muette. LL. MM. & les princes & princesses de la famille royale y dînèrent : il y eut après le dîné un superbe feu d'artifice & illumination générale. LL. MM. en retournant à la Muette , passèrent dans plusieurs rues superbement éclairées , & donnerent encore de cette maniere une nouvelle occasion à leurs sujets de satisfaire l'avidité de leurs regards. Le bon ordre qui a régné à cette occasion a prévenu tous les accidens. Le surlendemain il y eut à l'hôtel-de-ville un bal magnifique , que LL. MM. honorèrent de leur présence.

Les nouvelles qu'on a reçues de toutes parts faisaient présumer que le fort Saint-Philippe dans l'isle de

Minorque ne résisterait pas long-tems , & le représentait comme ferré de près par les forces espagnoles & françaises. Dès lors on a appris que le commandant anglais avait capitulé le 6 février. Le mois prochain on entrera dans quelques détails à cet égard.

P R O V I N C E S - U N I E S .

La Haye. Le duc de la Vauguyon est arrivé le 29 janvier. On attend dans peu M. de Markow , que l'impératrice de Russie a nommé son ministre pour seconder le prince Gallitzin. On n'apprend rien d'ultérieur relativement à la négociation de paix particulière de cette république avec l'Angleterre. En attendant , LL. HH. PP. ont arrêté de mettre en commission cette année cent vingt vaisseaux de différente grandeur. Les équipages qui y seront employés seront de vingt-cinq mille trois cents hommes.

Les avis que l'on a reçus de Surinam ont tranquillisé tous les esprits sur le sort de ce cette colonie , pour laquelle on était inquiet , sur-tout depuis la prise de Demerary & d'Essequibo. Celles qu'on a reçues de Curaçao ne sont pas moins satisfaisantes. Suivant le fiscal de cette isle , elle se trouve dans le meilleur état de défense possible , & l'on n'y est point inquiet au cas que les Anglais voulussent faire quelque tentative qui ne pourrait s'exécuter sans un grand danger.

F I N.